N° 231 1er Décembre 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Sacrifice Chrétien

Qu'est-ce que la Messe, que nous appelons le Saint Sacrifice ?

1. La Messe est d'abord un mystère [1], parce qu'elle est une rencontre avec Dieu, et le sommet de notre liturgie [2], sinon de notre religion elle-même [3]. La rencontre avec Dieu, n'est-ce point le désir suprême, le besoin total, la terreur peut-être aussi de tous les hommes et de toutes les sociétés ? A quel titre, à quel prix, dans quelles conditions, peut-on réussir à s'approcher de

1. Le mot *mystère* est pris ici, non pas au sens restreint de « vérité à croire » que lui donne maintenant le catéchisme, mais au sens plus général et plus ancien, où il désigne n'importe quelle action ou réalité religieuse qu'il nous est impossible d'embrasser ou de saisir tout entière, et dans laquelle nous entrons avec d'autant plus de respect et d'émotion que nous nous y sentons écrasés et débordés par la présence et le don de Dieu.

2. On appelle *liturgie* l'ensemble des cérémonies, gestes, paroles et mouvements, traditionnels et organisés, par lesquels s'exprime visiblement au dehors une religion, — et que l'on désigne aussi (avec moins de bonheur) sous le nom de *culte*.

3. En disant : *sinon* de notre religion, on marque une restriction en faveur de cette religion intérieure dont parle souvent Notre-Seigneur, par exemple en Matth., v, 6, et qui est aussi éminemment une rencontre avec Dieu.

Dieu? Dans le but évidemment de lui rendre nos devoirs, de Le prier, de Le supplier, pour Le savoir propice et Le sentir favorable, pour obtenir ses bienveillances, que le christianisme appelle ses grâces : et la grâce, comme le dit l'Évangile, c'est la vie même de Dieu qui nous vient par le Christ Jésus.

2. Or, le propre du sacrifice, quel qu'il soit, païen, juif, et maintenant chrétien, c'est précisément d'essayer cette rencontre avec Dieu, avec ou moyennant un intermédiaire, que l'on appelle l'oblat, l'hostie ou la victime, et autour duquel s'organise une sorte de drame religieux dont il nous faut ici rappeler les lois. Tout le long de cette cérémonie solennelle, la victime va servir de caution ou plus exactement de *signe* à tout ce grand mystère de la rencontre religieuse : l'élan adorateur des hommes vers Dieu au début, puis la réponse bienveillante de Dieu aux hommes à la fin, l'alliance du ciel et de la terre par conséquent, la religion pour tout dire va s'incarner et se concentrer dans cet objet sacré, qui va capter tous les efforts de la créature et toutes les faveurs du Créateur, pour faire communiquer l'une avec l'Autre.

En remontant le cours des âges et des psychologies, pour pénétrer jusque dans l'âme des religions primitives, nous saisirons davantage la supériorité transcendante du christianisme sur tous les cultes antiques, et cependant nous pourrons profiter encore des lignes assez simples et grossières de ces institutions périmées, afin de mieux comprendre à quels besoins profonds de l'homme correspond la célébration des sacrifices : dans ces gestes hérités des ancêtres, il y a vis-à-vis de Dieu,

— ou plutôt des dieux, — de la crainte, du calcul et de l'espoir :

a) Le sacrifice trahit d'abord une crainte, celle peut-être qui résume toutes les autres frayeurs de l'homme, celle d'avoir été trop heureux et de n'avoir pas mérité ce bonheur, — avec la peur de voir celui-ci s'évanouir trop tôt faute de solidité : si nous sommes vainqueurs de nos ennemis, pensaient ces pauvres gens, ce n'est peut-être pas pour longtemps; car les dieux, dont c'est la propriété et le monopole d'être heureux, sont peut-être déjà, au sommet des cieux ou au fond des enfers, jaloux de notre prospérité ou mécontents de notre ingratitude. Alors nous allons leur offrir leur part, et en les faisant participer à notre butin de guerre, prendre une garantie contre eux et nous assurer définitivement leur complicité. Sous cet angle, le sacrifice est déjà une restitution, et il révèle en même temps, d'une façon sourde mais réelle, le sentiment du péché.

b) Le sacrifice, qui exprime la crainte, trahit aussi par voie de conséquence, un calcul : c'est un acte de prudence, de cette prudence que le Christ nous a dit de dépasser, en nous donnant comme modèles les oiseaux insouciants et les lis inconscients, — mais qu'il n'a tout de même blâmée chez les païens, par exemple chez l'économe infidèle. Le sacrifice est, dans tous les sens du mot, un commerce avec la divinité : il donne pour avoir, pour avoir plus qu'il n'a cédé. C'est un négoce sacré, par lequel on achète la protection divine : *donnant, donnant*. Et les anciens y voyaient même un contrat, un marché, le prix d'une alliance, et comme nous avons mal traduit, d'un testament, ancien et nouveau[4].

4. Cette idée — un peu courte — a pourtant été retenue par la

Christ et moyennant sa présence de victime, cette rencontre avec notre Créateur et Père, où nous puissions à la fois, comme il a été dit, rendre à Dieu nos devoirs et recevoir de Lui ses grâces, nous unir à Lui tels que nous sommes, créatures, pécheurs, mais aussi fils et rachetés, — c'est-à-dire en somme célébrer la Rédemption et en profiter.

4. Tant et si bien que pour finir la Messe est une présence du Christ, une rencontre et une communion avec lui. Et c'est même l'aspect sous lequel depuis plusieurs siècles elle a été le plus souvent considérée dans les milieux chrétiens et fervents, — quelquefois malheureusement d'une façon trop *statique*, si l'on ose dire, comme si la Messe et la communion qui l'achève n'étaient purement et simplement qu'une présence, la plus précieuse de toutes d'ailleurs, — alors que la Messe a surtout une valeur *dynamique*, parce que cette présence suppose au sens le plus fort du mot de notre part une *action*, et de la part du Christ sur nous l'exercice de la plus forte des influences, celle de sa Rédemption.

5. Quelle sera de notre part cette action sacrificielle, que suppose tout le mouvement caché et efficace de la Messe ? et qu'est-ce que nous avons par conséquent à y *faire ?* Quelles lignes réelles dessinera notre geste liturgique ?

Nous commencerons par prendre des objets ordinaires, parfaitement convenables et purs d'ailleurs, mêlés très étroitement à notre vie quotidienne en leur qualité d'aliments, — capables par conséquent de signifier, d'exprimer nos bonnes volontés de religion, — du pain et du vin pour tout dire; et nous les apporterons sur l'autel du sacrifice, à titre d'oblats ou de victimes au moins provisoires, — un peu comme l'auraient pu faire des

païens honnêtes et surtout les Juifs d'autrefois, qui n'auraient jamais osé penser pouvoir aller plus loin ni faire davantage.

Pour comprendre comment ce mouvement se dessine, on peut partir de certaines formules anciennes de notre missel, celle par exemple de la *secrète*[7] du vendredi de la III[e] semaine de Carême.

Respice, quaesumus Domine, propitius ad munera, quae sacramus : ut tibi grata sint, et nobis salutaria semper existant.	Seigneur, nous vous en supplions, regardez d'un œil favorable ces dons que nous consacrons : afin qu'ils Vous soient agréables, et qu'ils soient toujours pour nous salutaires.

Tous les mots portent. Ce ne sont pas de vaines formules répétées machinalement par une piété distraite. Ce sont des termes techniques et lourds de réalités. *Munera*, ce sont les hosties ou les victimes, choisies pour être présentées à l'agrément divin, ici d'abord le pain et le vin en attendant mieux. *Sacramus*, il s'agit, de profanes qu'étaient ces objets au moment de leur extraction de notre garde-manger ou de notre cellier, d'en faire des choses saintes : *sacrum facere*, l'essence même du sacrifice, *sacrum factum*. Pour cela, il faut que Dieu les regarde d'un œil propice, qu'Il les accepte, qu'Il les fasse siens, en répondant par son agrément à l'offrande des hommes : alors évidemment ces présents Lui seront aimables, *ipso facto;* mais surtout ils auront changé de valeur, et même de signification. Car, partis de la terre comme symbole des hommages rendus à Dieu, ils pourront redescendre vers les hommes comme

7. On appelle *secrète* une prière que le prêtre récite tout bas (d'où ce nom) à la messe vers la fin de l'*offertoire* (voir plus loin).

gages efficaces de protection divine et de salut au moment de la communion.

Car tel est le rythme du signe sacrificiel. L'immolation, dans ce grand mouvement, ce n'est pas le geste brutal et matériel d'une mise à mort, c'est la renonciation onéreuse que suppose chez l'homme le don qu'il va faire de son bien à la divinité, et c'est la mise de cette hostie en l'état où elle pourra parvenir à cette divinité : il n'est que trop exact que sous le régime du péché et dans le cas d'une victime vivante, — la mort, considérée à la fois comme la suite acceptée de la faute et le passage de la vie que l'on voit à celle que l'on ne voit pas, est nécessaire à cette mise en état de consécration. Mais c'est la consécration qui importe, avec sa condition qui est l'agrément divin, et ses fruits que seront ses effets de salut pour tous ceux qui offrent ce sacrifice et communieront tout à l'heure à cette victime. Car l'essentiel, répétons-le, c'est qu'il y ait sur l'autel un oblat ou des oblats enlevés à l'usage profane et, si c'est nécessaire, à la vie de ce monde, et consacrés à la fois par le renoncement des hommes et par l'agrément divin, l'un dans l'autre. Alors cette hostie servira de lien de religion, et, si c'est possible, à la fin, de signe efficace de communion.

Mais nous, chrétiens, nous aurons plus d'audace encore, nous irons plus loin, puisque aussi bien nous savons qu'avec ce pain et ce vin, si beaux soient-ils, il n'y a plus moyen désormais d'opérer la rencontre religieuse désirée et espérée; ce sont des victimes qui, depuis le Calvaire, sont devenues plus que jamais périmées et impuissantes. Mais puisque cependant nous les avons, à titre provisoire et symbolique, prises comme hosties de notre sacrifice, nous demanderons à Dieu de les changer au corps et au sang de l'unique victime qui

Lui soit agréable, celle du Golgotha, si bien qu'à ce moment précis du changement, que nous appelons la consécration ou la transsubstantiation, la victime du Calvaire sera la victime de notre sacrifice, et le sacrifice de la Croix sera le nôtre : nous aurons à notre manière, liturgique, rituelle et, comme disent les théologiens, sacramentelle, célébré, recommencé, et par conséquent utilisé à notre profit le sacrifice de la Croix, dont nous allons ressentir tous les effets ou, si l'on veut, percevoir tous les fruits spirituels.

6. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette hardiesse dont nous parlons, nous n'aurions jamais osé l'avoir, si le Christ Jésus, la veille même de sa mort, à la fin du dernier repas qu'il prit avec ses apôtres, ne nous en avait lui-même donné l'idée, la permission et le commandement. Il a le premier fait ce geste et opéré ce mystère. Et voilà comment la Messe, de cet autre point de vue, celui de l'institution, c'est aussi la Cène du Seigneur, où le prêtre répète, pour réaliser la consécration du pain et du vin, les mêmes paroles prononcées par le Christ le jeudi soir.

Voilà bien des merveilles accumulées, et une sorte de cascade de mystères. Et encore n'avons-nous pas tout dit. Nous n'avons pas fait remarquer que même après cette transsubstantiation, en laquelle réside tout le secret de notre sacrifice chrétien et qui est la cause de son efficacité spirituelle, le pain et le vin vont laisser sur l'autel leurs signes extérieurs, que nous appelons leurs *espèces*[8], et qui continueront de bien montrer que ce

8. *Espèces*, du latin *species*, un vieux mot qui signifie : *ce que*

sacrifice, cette victime, sont les nôtres, avec toutes les conditions que cela suppose de notre part.

Nous aurons ainsi la victime et les effets du Calvaire sous un signe ou sacrement : c'est le Très Saint-Sacrement. La présence de ces espèces nous permettra d'ailleurs, permettra au prêtre en tout cas, de poursuivre jusqu'à la fin le rythme normal du sacrifice, et de l'achever en communion de nourriture et de breuvage. Dans les rites antiques, lorsque la victime offerte et immolée, offerte parce que les hommes l'apportaient à Dieu, immolée parce que pour la donner ainsi ils y renonçaient d'une manière onéreuse afin de la faire passer en la propriété de Dieu, — lorsque cette victime était censée avoir été acceptée ou agréée par Dieu au point d'être devenue divine d'une certaine façon, — les hommes souvent en réclamaient et en obtenaient une partie pour s'en nourrir et pour trouver dans cette communion qui portait bien son nom, le signe et la preuve des faveurs divines, de l'alliance religieuse qu'ils étaient venus solliciter et contracter.

Au sacrifice de la Messe, il y aura aussi cette communion à la fois liturgique et efficace : sous le signe sacramentel des espèces du pain et du vin, nous communierons réellement au corps et au sang du Christ, et nous achèverons ainsi, de la façon la plus parfaite, le cycle normal d'un magnifique sacrifice liturgique, avec l'assurance d'une splendide réussite religieuse.

Tous ces mystères accumulés seraient bien compliqués si le texte du missel, c'est-à-dire du livre que l'Église met entre les mains du prêtre au cours de la cérémonie, ne se chargeait de raconter ce sacrifice, de le de-

l'on voit, ce qu'on regarde. On retrouve cette racine dans les mots français : *respecter, prospecter, spectacle, prospectus.*

mander, de l'accomplir, — de la manière la plus simple, dans une langue religieuse à la fois très précise et très riche. Il y a cependant un petit secret à connaître pour la bien comprendre. Mais après tout ce que nous venons de dire, ce secret n'en est plus un pour nous. Le voici :

Le sacrifice du Calvaire, où le Christ s'offrit pour nous et, si l'on veut, à notre place, devient chaque matin à l'autel, *notre* sacrifice. Les oblats que nous présentons, ce sont, au début, du pain et du vin; après la consécration, ce sont le corps et le sang du Christ sous les espèces ou signes sacramentels de notre pain et de notre vin. Ainsi le sacrifice est à la fois celui du Calvaire et de toujours, et le nôtre d'aujourd'hui. Suivant que le texte du missel regardera d'un côté ou d'un autre, il présentera le mystère eucharistique comme une chose faite ou comme une œuvre inachevée à réussir grâce à Dieu; le sacrifice sera déjà exaucé ou, au contraire, à faire accepter, agréé ou demandant encore à l'être; et, en somme, bien que la cause du Christ, déjà gagnée, soit par sa grâce devenue la nôtre, nous aurons toujours besoin de demander à la gagner davantage. En d'autres termes, suivant que le missel regardera du côté du Christ ou du nôtre, du côté du Calvaire ou du côté de nos oblats et de leurs espèces qui nous représentent, il mélangera étrangement deux causes au début différentes, mais qui n'en font plus qu'une seule à la fin. D'où ce langage extraordinaire, où il est question de faire accepter un sacrifice, des oblats, et derrière ceux-ci les hommes que nous sommes, alors que l'on sait déjà que ce sacrifice va devenir celui du Christ, lequel est accepté depuis longtemps.

Le missel exprime ces deux mystères tantôt successivement, tantôt en même temps, dans des phrases en

quelque sorte à deux sens, et il conclut en demandant que notre sacrifice devienne celui du Christ, ce qui tranchera toutes les difficultés. Et cependant, à la fin, il se souvient que ce sacrifice a été ce matin le nôtre, et il demande encore à Dieu de l'agréer, en n'oubliant jamais que derrière ces oblats, c'est nous au fond qu'il faut, en dépit de notre indignité, faire agréer.

On pourrait, pour la commodité de l'explication, commencer par expliquer à part le sacrifice de l'Église, en n'oubliant pas toutefois que cette abstraction fausse la perspective, car si le sacrifice de l'Église était isolé de celui du Christ, il cesserait d'exister. On peut pourtant, et la liturgie elle-même nous en donne la leçon et l'exemple, considérer d'abord les oblats de pain et de vin comme s'ils étaient, au moins au début, la matière absolue du sacrifice. Il n'y a pas lieu de les mettre à mort, puisque ce ne sont pas des hosties vivantes; mais il y a lieu de les soustraire à l'usage profane, de les présenter à l'autel, de prier Dieu de daigner, en les acceptant, nous recevoir derrière ces symboles, nous qui les offrons et qui les avons pris comme les signes réels de nos sentiments de religion. C'est l'offertoire.

Puis le jeu liturgique des prières et des gestes, en progressant, sollicitera l'acceptation définitive de ces victimes, qui seule peut achever de les consacrer et constituer le véritable sacrifice. A ce moment, la Messe découvre tout son dessein et avoue tous nos espoirs fondés sur la parole du Christ. La bienveillance divine poussera son agrément jusqu'à transsubstantier les oblats de l'Église au corps et au sang du Christ, c'est-à-dire en la seule victime précisément que Dieu puisse tenir pour agréable; et le mot de consécration prendra dans ce mystère un sens de présence réelle et substantielle qu'il n'avait atteint en aucun autre sacrifice antique. Toutefois, « ce

changement admirable et unique », comme parle le Concile de Trente, laissera intactes les espèces ou figures de pain et de vin, pour qu'à nos yeux, au moment même où le sacrifice de l'Église devient substantiellement le sacrifice du Christ, demeure visible la coopération liturgique ou sacramentelle que nous avons apportée à celui-ci.

Mais en dépit de ce gracieux et représentatif symbole qui continue de voiler un mystère qui le dépasse, il est bien évident que c'est dorénavant du sacrifice du Christ qu'il faut parler et que c'est lui qu'il faut maintenant expliquer. De même cependant que tout à l'heure c'était par abstraction que nous soulignions le geste de l'Église — celui-ci ne s'expliquant en fait que par le terme où il allait aboutir, — de même maintenant l'abstraction inverse fausserait le sacrifice du Christ sur l'autel qui n'est possible que grâce au geste sacramentel de l'Église. C'est donc moins que jamais le moment de séparer tout ce que le Christ a voulu réunir en ce mystère où il est immolé [9].

1. Il y est immolé d'abord à cause de ces symboles de pain et de vin, si humbles, qui soulignent sa condescendance, mais qui surtout (c'est beaucoup plus vrai) par leur séparation, représentent et nous rappellent la mort violente survenue sur la croix.

2. Il y est immolé parce que consacré jadis par cette mort volontairement acceptée, comme il le dit en saint Jean, il ne cesse plus d'être consacré, et qu'il apporte sur l'autel, avec tous les fruits de la rédemption inclus

9. Notons dès maintenant, pour éviter toute équivoque, qu'*immoler* ne veut point dire « mettre à mort », mais mettre sur l'autel en état de victime. Le Christ n'est pas *à nouveau* mis à mort, pas même mystiquement, mais il est immolé à chaque Messe, puisque la Messe, c'est le sacrement de sa Passion.

efficacement en sa chair et en son sang, cette oblation de lui-même éternellement agréée, qui ne cesse de faire de lui, à la droite éternelle, l'adorateur parfait de son Père. La résurrection en triomphant de la mort, l'ascension en introduisant Jésus dans la gloire, n'empêchent pas le Christ d'être toujours immolé et consacré ; son immolation réelle, historique, est à jamais acquise dans son être, et cette qualité de victime immolée sur la croix est sacramentellement présente au sacrifice eucharistique.

3. Il est immolé encore et parfaitement par l'Église, parce que celle-ci, grâce à ses oblats et aux sentiments avec lesquels elle les présente et les immole, s'introduit dans l'immolation du Christ pour se mêler à celle-ci et se joindre à celui-ci.

4. Enfin il est immolé par l'Église, parce que immoler, nous l'avons dit, ne veut pas dire mettre à mort, mais mettre sur l'autel en l'état de victime; et la preuve, c'est que ce ne sont pas les bourreaux qui ont immolé le Christ, mais que celui-ci s'est immolé lui-même en acceptant la mort.

L'Église, par conséquent, en apportant son pain et son vin, en souvenir précisément (elle le dit) de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en changeant ce pain et ce vin au corps et au sang de l'Agneau immolé et ressuscité, en faisant liturgiquement, sacramentellement, le corps et le sang du Christ, en faisant en tout cas qu'ils soient présents, a réalisé tout ce qu'il fallait pour que nous ayons sur l'autel la victime immolée et donc l'immolation du Calvaire; et elle a ainsi, en consacrant son pain et son vin, ratifié et repris (dans les deux sens du mot reprendre : utiliser et recommencer) l'immolation du Golgotha.

A la lumière de ces principes, puisés dans l'Écriture sainte, dans la tradition, dans l'enseignement de l'Église, et dont l'exposé préalable était nécessaire, on comprend enfin les grandes divisions du sacrifice de l'autel, qui sont évidemment plus visibles à la grand'messe qu'à la messe basse, simple abrégé de la précédente.

1. La préparation, depuis le commencement au bas de l'autel jusqu'après l'Évangile, le sermon et le *Credo*.

2. L'Offertoire, jusqu'au moment où le prêtre entonne la Préface,

3. La Consécration, depuis la Préface jusqu'au *Pater* exclusivement,

4. La Communion, depuis le *Pater* jusqu'à la fin.

1. La préparation a pour but de disposer l'assemblée au grand mystère dans lequel elle va entrer. Il faut d'abord purifier ces hommes plus ou moins souillés par leurs péchés. Le prêtre donne l'exemple au bas de l'autel; le peuple continue en s'unissant aux prières du célébrant et en récitant à son tour le *Confiteor*. Des chants, des supplications comme le *Kyrie eleison*, des louanges à Dieu comme le *Gloria in excelsis*, des lectures aussi comme celles de l'Épître et de l'Évangile, empruntées à la Sainte Écriture, nous disposent peu à peu à cette rencontre avec Dieu, objet de nos désirs et but de notre réunion.

A l'offertoire, nous apportons à l'autel le pain et le vin; nous savons pourquoi. L'idée qui domine toutes les prières que le prêtre récite alors, c'est l'espoir de nous faire accepter de Dieu, avec et derrière nos oblats, malgré notre indignité. Aussi convient-il de nous puri-

fier encore, ou plutôt de demander maintenant plus expressément à Dieu de le faire ; en même temps nous commençons à détailler nos intentions, c'est-à-dire les grâces ou faveurs que nous attendons de la réussite de ce sacrifice. L'encensement des oblats, de l'autel et des assistants, qui aux messes solennelles a lieu alors pour la seconde fois, entraîne en quelque sorte dans les volutes et le parfum de la fumée sainte et dans une atmosphère sacrée les objets et les personnes, tous désormais en présence de Dieu pour la grande action qui va avoir lieu. Et parce qu'autrefois, le maniement physique de tout ce pain, de tout ce vin, et de l'encensoir, avait pu salir les mains du prêtre, celui-ci se lave les doigts dans une cérémonie, aujourd'hui purement symbolique, de purification suprême. Suit encore une exhortation des fidèles à la prière : *Orate, fratres*, dit le prêtre en se retournant pour la dernière fois, et en soulignant l'unité du sacrifice qui rassemble pour une même cause en face de Dieu les assistants et lui-même président et ministre.

3. Commence alors par un dialogue émouvant et chanté le grand œuvre de la consécration. La prière eucharistique, que l'Église grecque appelle l'anaphore, que nous appelons la préface suivie du canon, a pour but de demander à Dieu et d'obtenir de Lui le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, la réussite même de notre sacrifice dès lors identifié au sacrifice du Calvaire. Voilà pourquoi cette prière se présente à la fois comme un drame et une supplication, comme une action et une demande, l'une dans l'autre. C'est l'une des pièces les plus émouvantes, et probablement la plus ancienne, de notre liturgie chrétienne. A une époque inconnue de nous, elle a été fragmentée en plusieurs morceaux par l'introduction, en avant et

en arrière de la consécration proprement dite, du *memento* des vivants et du *memento* des morts, et par deux listes successives de noms de saints, des saints dont on sollicite l'intercession. Mais si l'on supprime par la pensée ces textes qui, dans la liturgie grecque, sont à la suite et non pas à l'intérieur de la prière eucharistique, celle-ci se présente comme une splendide période littéraire, oratoire et sacramentelle, qui montant d'abord jusqu'à Dieu le Père pour Lui chanter sa gloire, Lui rend grâces par son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont on raconte alors le geste d'institution du jeudi soir, la veille de sa mort : le tout s'achevant par l'intervention du Saint-Esprit qui, dans l'unité du Père et du Fils, vient mettre le sceau au mystère célébré. *Amen*, s'écrie la foule reconnaissante de tant de réussites et de tant de grâces.

4. Mais ce succès même doit être sacramentellement exploité par la communion. Celle-ci est préparée par le chant du *Pater*, par la fraction du pain et des pains à distribuer, par des prières et par le baiser de paix. Et quand cette communion a eu lieu, elle est suivie des dernières oraisons, celles des ablutions, du chant de l'antienne et des postcommunions, par lesquelles nous remercions Dieu de tant de bienfaits, ou plus exactement par lesquelles nous lui demandons la grâce de profiter de tant de bienfaits.

Il n'y a plus ensuite qu'à renvoyer l'assemblée, la bénir, et dans la lecture du prologue de saint Jean, appelé ici le dernier évangile, retrouver le principe doctrinal et réel du mystère de la Rédemption auquel nous venons de participer.

*
* *

Depuis une trentaine d'années, les éditions, les commentaires, les explications du texte du missel et, par conséquent, du saint sacrifice de la Messe se sont multipliées en librairie pour le plus grand profit des chrétiens, qui maintenant peuvent non seulement assister, mais participer, d'une manière intelligente et féconde, au plus grand acte de leur vie religieuse.

Pour ne pas faire double emploi avec ces éditions, nous nous sommes proposé plutôt, à l'usage des lecteurs curieux, non pas de parcourir la messe d'un bout à l'autre telle qu'elle est célébrée aujourd'hui, mais de l'analyser d'une façon concentrique, à partir du noyau primitif qui, en se développant au cours des siècles, a donné vie et naissance au texte actuel. Les cérémonies de la Messe ne se sont pas alignées en un seul jour dans l'ordre où elles se suivent aujourd'hui, par l'autorité d'un pape ou d'un concile, mais elles sont venues successivement se grouper et s'organiser autour d'un centre originel, très bref au début, maintenant entouré des magnifiques constructions liturgiques qui le protègent.

Au cœur du mystère ou, si l'on veut, en son sommet, se trouve donc une action, au sens le plus fort de ce mot, la consécration même du corps et du sang du Christ, une action à deux temps, sur le pain d'abord et sur le vin ensuite. Cette double transsubstantiation permet ensuite les deux élévations ou adorations, soulignées l'une et l'autre par la petite cloche du servant, et qui font aujourd'hui courber les fronts les plus fiers, comme elles faisaient autrefois lever les yeux les plus distraits.

Littérairement, cette action essentielle se présente sous la forme d'un récit, celui de l'institution par le Christ

la veille de sa mort, d'un récit où viennent s'enchâsser les paroles mêmes de Jésus : le prêtre les répète à la fois comme un témoin qui raconte et qui cite, et comme un collaborateur qui imite et qui agit :

Ceci est mon corps.
Ceci est le sang de la nouvelle alliance.

Mais cette « mémoire » de ce qui se passa au Cénacle est à son tour insérée dans une immense invocation, composée d'une seule phrase en quelque sorte, qui s'étend de la préface jusqu'au *Pater*, et que l'on appelle la *prière eucharistique*. Nous avons déjà expliqué comment pour la retrouver dans sa pureté primitive et pour la mieux comprendre, on devrait en supprimer mentalement les deux *memento* et les deux listes ou diptyques des saints nommés. On se trouve alors en présence d'une longue *Action de grâces* (c'est le sens primitif du mot grec *eucharistia*) qui monte vers le Père par le Fils dans l'unité du Saint-Esprit, et qui donne à l'Église l'occasion de louer l'Un par l'Autre dans le Troisième, et à chaque coup de Leur marquer notre reconnaissance pour leurs bienfaits à la fois spécialisés et communs, ainsi que l'explique le dogme chrétien le plus authentique.

Si l'on pouvait d'ailleurs derrière cette grande ligne trinitaire, spécifiquement chrétienne, reconstituer l'inspiration littéraire qu'elle a utilisée et imitée, on pourrait probablement remonter jusqu'à des usages juifs antérieurs, auxquels le soir du jeudi Notre-Seigneur le premier emprunta le cadre de sa pensée et de son institution, recouvrant ainsi l'ancienne alliance de toute la sainte nouveauté de la sienne. Car les fils de la Loi connaissaient à leur manière l'action de grâces, où ils louaient Yahveh pour l'un ou l'autre de ses bienfaits

qu'ils détaillaient suivant les jours et les occasions. La veille de sa mort précisément, disent les textes, Jésus *rendit grâces* avant de dire ou en disant :

Ceci est mon corps,

ce que l'on peut entendre en ce sens qu'en reprenant la formule de la synagogue, il a ce soir-là inséré dans le schéma littéraire d'autrefois la mention du sacrifice de la croix, qu'il anticipait sacramentellement pour en louer et remercier son Père à l'avance.

Dans ces conditions, la prière eucharistique ne serait pas seulement dans son texte actuel la plus ancienne et la plus vénérable de nos formules liturgiques, mais elle serait aussi le témoin du passage de l'ancienne alliance à la nouvelle, celle-ci venant loyalement inscrire sa pensée inouïe dans le vieux cadre littéraire de la première. Et dans ce sens-là, notre prière serait plus biblique et plus divine qu'on ne le croit généralement, à cause de ces attaches à l'Ancien Testament, et parce qu'elle ne serait que le développement des paroles prononcées par le Christ lui-même au moment de l'institution.

Le canon de la Messe, dans ces conditions, est d'une richesse primitive absolue, et l'Eucharistie chrétienne est déjà un sacrement dans sa forme littéraire avant de l'être davantage encore dans sa matière ou son contenu. De quel respect, de quelle émotion, de quelle tendresse ce vieux texte ne mérite-t-il pas d'être entouré!

L'Église en avant et en arrière l'a précisément entouré de prières issues de sa propre composition et de son invention.

En avant, elle avait à organiser l'offertoire, c'est-à-dire l'offrande préalable de ce pain et de ce vin destinés à être changés au corps et au sang du Christ, et dont

la présence en attendant est déjà tout un drame, car ils signifient notre initiative, notre collaboration, notre religion, et ils posent par leur présence le problème de la nôtre, qui doit être rendue moins indigne moyennant notre purification. Ce sont toutes ces pensées, dans la perspective de ce qui va suivre, qui agitent l'Église pendant les prières de l'offertoire, et qui font de ces formules un texte si inquiet et si fluide, nous allions dire si liquide, comme si derrière la transparence de ce pain et de ce vin on voyait toujours la preuve de nos bonnes volontés hésitantes et déjà la présence prochaine du corps et du sang du Christ.

En arrière, à partir du *Pater*, l'Église a, comme nous l'avons dit, préparé et accompagné la communion par des prières et des symboles, où elle a souligné l'union à Dieu par la récitation du *Notre Père*, l'union au Christ par les trois grandes oraisons qui sont adressées à celui-ci, et l'union des fidèles entre eux par la fraction du pain et par la cérémonie du baiser de paix. Ainsi au cénacle, au soir de l'institution, la communion des apôtres avait été précédée du lavement des pieds et suivie d'un long entretien avec le Christ.

L'offertoire, la prière consécratoire et la communion, chacun avec ses satellites et ses suppléments, constituent ainsi comme les trois volets d'un beau triptyque liturgique et sacramentel, dont la transsubstantiation, nœud et essence du sacrifice, occupe le centre.

Il ne restait à l'Église qu'à construire une sorte de portique à cette cathédrale de prières et de symboles : et ce fut l'avant-messe, dite aussi messe des catéchumènes [10], que le prêtre inaugure au bas de l'autel et qui se

10. Ainsi nommée parce que, durant les premiers siècles, c'était la seule partie de la cérémonie à laquelle avaient le droit d'assister

qu'ils détaillaient suivant les jours et les occasions. La veille de sa mort précisément, disent les textes, Jésus *rendit grâces* avant de dire ou en disant :

Ceci est mon corps,

ce que l'on peut entendre en ce sens qu'en reprenant la formule de la synagogue, il a ce soir-là inséré dans le schéma littéraire d'autrefois la mention du sacrifice de la croix, qu'il anticipait sacramentellement pour en louer et remercier son Père à l'avance.

Dans ces conditions, la prière eucharistique ne serait pas seulement dans son texte actuel la plus ancienne et la plus vénérable de nos formules liturgiques, mais elle serait aussi le témoin du passage de l'ancienne alliance à la nouvelle, celle-ci venant loyalement inscrire sa pensée inouïe dans le vieux cadre littéraire de la première. Et dans ce sens-là, notre prière serait plus biblique et plus divine qu'on ne le croit généralement, à cause de ces attaches à l'Ancien Testament, et parce qu'elle ne serait que le développement des paroles prononcées par le Christ lui-même au moment de l'institution.

Le canon de la Messe, dans ces conditions, est d'une richesse primitive absolue, et l'Eucharistie chrétienne est déjà un sacrement dans sa forme littéraire avant de l'être davantage encore dans sa matière ou son contenu. De quel respect, de quelle émotion, de quelle tendresse ce vieux texte ne mérite-t-il pas d'être entouré!

L'Église en avant et en arrière l'a précisément entouré de prières issues de sa propre composition et de son invention.

En avant, elle avait à organiser l'offertoire, c'est-à-dire l'offrande préalable de ce pain et de ce vin destinés à être changés au corps et au sang du Christ, et dont

la présence en attendant est déjà tout un drame, car ils signifient notre initiative, notre collaboration, notre religion, et ils posent par leur présence le problème de la nôtre, qui doit être rendue moins indigne moyennant notre purification. Ce sont toutes ces pensées, dans la perspective de ce qui va suivre, qui agitent l'Église pendant les prières de l'offertoire, et qui font de ces formules un texte si inquiet et si fluide, nous allions dire si liquide, comme si derrière la transparence de ce pain et de ce vin on voyait toujours la preuve de nos bonnes volontés hésitantes et déjà la présence prochaine du corps et du sang du Christ.

En arrière, à partir du *Pater*, l'Église a, comme nous l'avons dit, préparé et accompagné la communion par des prières et des symboles, où elle a souligné l'union à Dieu par la récitation du *Notre Père*, l'union au Christ par les trois grandes oraisons qui sont adressées à celui-ci, et l'union des fidèles entre eux par la fraction du pain et par la cérémonie du baiser de paix. Ainsi au cénacle, au soir de l'institution, la communion des apôtres avait été précédée du lavement des pieds et suivie d'un long entretien avec le Christ.

L'offertoire, la prière consécratoire et la communion, chacun avec ses satellites et ses suppléments, constituent ainsi comme les trois volets d'un beau triptyque liturgique et sacramentel, dont la transsubstantiation, nœud et essence du sacrifice, occupe le centre.

Il ne restait à l'Église qu'à construire une sorte de portique à cette cathédrale de prières et de symboles : et ce fut l'avant-messe, dite aussi messe des catéchumènes [10], que le prêtre inaugure au bas de l'autel et qui se

10. Ainsi nommée parce que, durant les premiers siècles, c'était la seule partie de la cérémonie à laquelle avaient le droit d'assister

termine après le sermon et après le *Credo* précisément au moment où commence l'offertoire. Cette suite de chants, de lectures et de prières ne fait pas partie du sacrifice proprement dit : elle ne constitue pas encore une action, mais une série d'exercices de piété, de purifications et d'instruction religieuse. Par le renouvellement quotidien des principaux textes qui se lisent ou se chantent durant cette avant-messe, celle-ci contribue à donner à la cérémonie tout entière un attrait de mouvement, entretenu par le changement organisé, par la succession annuelle, des offices propres groupés dans les deux cycles du Sauveur (Noël et Pâques) et dans le cycle parallèle de la Vierge et des Saints. Le premier de ces groupes s'appelle le temporal, le second le sanctoral, celui-ci divisé à son tour en offices du commun (des saints) et en offices particuliers, selon l'ordre du calendrier. On trouvera tous ces grands textes, si souvent traduits et toujours mieux expliqués, dans ces belles éditions du missel aujourd'hui heureusement multipliées à l'usage des fidèles, et qui, après les saintes Écritures, ont toujours été le plus riche trésor littéraire du chrétien.

EUGÈNE MASURE.

les convertis que l'on préparait au baptême, et que l'on appelait les catéchumènes.

L'Oblation toujours vivante au Cœur du Christ

Christus est semper vivens ad interpellandum pro nobis.
(Hebr., VII, 25.)

Comme le dit saint Augustin[1], l'âme du sacrifice extérieur, c'est l'oblation intérieure inspirée par l'amour de Dieu, et qui est en même temps adoration réparatrice, supplication et action de grâces. De même que la pensée est l'âme de la parole qui l'exprime, et que l'amour est l'âme du témoignage qui le manifeste, ainsi l'oblation intérieure est l'âme du sacrifice extérieur, qui sans elle n'aurait aucune valeur morale et religieuse. Sans elle, il serait, comme le sacrifice de Caïn, le cadavre du culte divin; telle la prière pharisaïque.

De ce point de vue, rappellons quelle fut l'âme du sacrifice de la croix, pour mieux voir quelle est celle du sacrifice de la messe. Nous ne devons, certes, pas négliger l'acte intérieur du célébrant, mais nous devons surtout penser à celui du prêtre principal.

L'ame du sacrifice de la croix

Jésus l'a dit lui-même (Jean, X, 11-18) : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses bre-

1. *De Civitate Dei*, l. X, c. V : « Sacrificium visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum est. »

bis... *C'est pour cela que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre.* Personne ne me l'arrache, mais je la donne de moi-même : j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. »

De même on lit en saint Matthieu, xx, 28, et en saint Marc, x, 45 : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et *donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre.* »

Cette oblation, ce don de soi, est l'âme du sacrifice de la Cène : « Ceci est mon corps... ce calice est celui de mon sang... répandu pour un grand nombre en rémission des péchés (Matth., xxvi, 26-35. *Item* Marc et Luc).

La prière de Gethsémani et le sacrifice de la croix sont la plus haute expression de l'amour de Dieu et des âmes : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* » (Jean, xv, 13). Et Jésus donne la sienne, même pour ses ennemis et ses bourreaux, en priant pour eux. C'est pour eux qu'il se livre pleinement à la douleur qu'il pourrait empêcher, et il expire en disant : « *Père, je remets mon âme entre vos mains* » (Luc, xxiii, 46). « *Tout est consommé* » (Jean, xix, 30). Voilà bien l'oblation sur la croix.

L'âme du sacrifice de la croix est aussi exprimée en ces paroles de saint Paul (Ephes., v, 2) : « Suivons l'exemple du Christ, qui nous a aimés et *s'est livré lui-même* à Dieu pour nous comme une *oblation* et un *sacrifice* d'agréable odeur. »

Saint Thomas d'Aquin exprime aussi la même pensée en disant pour définir le mystère de la Rédemption (III^{a}, q. 48, a. 2) : « Celui-là satisfait pour une offense, qui offre à l'offensé une chose aussi précieuse ou plus précieuse que l'offense n'est détestable. Or, *le Christ, en souffrant par amour et obéissance, a offert à Dieu plus que n'exigeait la réparation* de toutes les offenses du genre humain; sa passion est non seulement suffisante,

mais surabondante, à cause du grand amour avec lequel il l'a supportée, à cause de la dignité de sa vie offerte, qui était la vie de l'Homme-Dieu, à cause enfin de l'étendue et de la grandeur de ses souffrances. »

L'âme du sacrifice de la croix, c'est l'amour qui inspirait l'oblation du Christ, et cet amour était un acte de charité de sa volonté humaine, qui puisait dans la personne incréée du Verbe une valeur infinie pour satisfaire et nous mériter les grâces du salut. C'était un *acte théandrique*, à la fois humain et divin : *humain*, parce qu'il procédait de la volonté humaine de Jésus; *divin*, parce qu'il procédait en même temps de sa personnalité divine. C'était un acte volontaire du Verbe de Dieu fait chair, et le parfait don de soi-même, l'holocauste le plus grand qui se puisse concevoir.

Cet acte théandrique d'amour, qui a animé toute la vie terrestre du Christ, a été jusqu'à sa mort *méritoire*. Tant que Jésus n'était pas arrivé au terme de sa course, tant qu'il était voyageur, *viator* et *comprehensor*, il méritait pour nous. Après sa mort, le temps du mérite a fini pour lui, comme il finira aussi pour nous avec notre dernier soupir.

Mais depuis la mort de Jésus, en sa sainte âme, l'amour de Dieu et des pécheurs a-t-il cessé? l'adoration a-t-elle cessé? l'action de grâce a-t-elle cessé? la prière n'existe-t-elle plus en lui? Ne reste-t-il pas le Prêtre principal du sacrifice de la Messe, et quelle est l'âme de ce sacrifice?

*
* *

L'âme du sacrifice de la Messe

Il ne faut jamais perdre de vue cette grande vérité que Jésus est le prêtre principal du sacrifice de la Messe comme il en est la victime réellement présente sur l'autel.

Le Concile de Trente, sess. XXII, cap. II, dit, en comparant la Messe au sacrifice de la croix : « C'est la même victime, c'est le même prêtre qui s'offrit sur la croix et qui s'offre maintenant par ses ministres; seul le mode extérieur de l'oblation diffère [2]. Quelquefois cette doctrine est confirmée par des paroles intérieures entendues par les serviteurs de Dieu [3].

Au moyen âge, et même récemment, certains théologiens [4] ont soutenu que le Christ offre, non pas actuellement, mais *virtuellement* la Messe, en tant qu'il l'a instituée autrefois, en ordonnant d'offrir ce sacrifice jusqu'à la fin du monde. Certes, c'est là un minimum, sans lequel on tomberait dans l'hérésie.

Mais vouloir n'admettre que ce minimum, c'est diminuer considérablement l'influence actuelle du Christ Jésus sur nous, et cela nous paraît absolument contraire à la vérité.

A la Messe, si nous sommes attentifs aux paroles de la

2. « Una eademque est hostia, *idem nunc offerens* sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. »

3. Une personne très pieuse, lorsqu'elle ne pouvait aller à l'église entendre la messe, suivait de loin en esprit la messe de deux prêtres qu'elle connaissait. Un jour qu'elle hésitait à suivre la messe de celui-ci plutôt que celle de celui-là, elle entendit cette parole intérieure : « *Ne suis-je pas le prêtre principal ?* »

Un vénérable prêtre que nous avons connu était parfois tourmenté par le démon juste avant de dire la messe; un jour il répondit avec impatience : « Eh bien! je ne célébrerai pas. » Il entendit aussitôt une voix qu'il reconnut être celle de Notre-Seigneur, et qui lui disait : « *Célébrez.* »

Plusieurs fois les saints en assistant à la messe au moment de la consécration, ont cessé de voir le célébrant, et à sa place ils ont vu Notre-Seigneur, prêtre principal, qui offrait le saint Sacrifice et qui disait : « Ceci est mon Corps. »

Pensons que sur l'autel ce n'est pas le corps de saint Pierre ou de saint Paul qui est rendu présent, mais le corps même du Christ, le même qui fut cloué sur la croix; et celui qui transsubstantie, ce n'est ni saint Pierre, ni saint Paul, mais le Sauveur lui-même.

4. C'est l'opinion soutenue par le P. de la Taille, *Mysterium Fidei*, elucid. 9, p. 103; elucid. 23, p. 295 sq. Elle fut enseignée par Scot, les scotistes et par Amicus.

double consécration, nous voyons que le prêtre les prononce, non pas, certes, en son nom, non pas précisément au nom de l'Église, mais *au nom du Christ lui-même*, dont il est le ministre, l'instrument, le porte-voix. En consacrant, il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ », mais il dit : « *Ceci est mon corps. Hoc est enim corpus meum.* » C'est le Christ qui parle par la bouche de son ministre. Le célébrant ne récite pas seulement comment s'est fait le sacrifice passé de la Cène, il est actuellement le ministre du Christ pour offrir le sacrifice présent.

Il est certain que Notre-Seigneur au moment même où ces paroles consécratrices sont prononcées, veut leur donner la *vertu transsubstantiatrice*, qui convertit la substance du pain en celle de son corps et celle du vin en celle de son précieux sang. La sainte humanité de Jésus est l'*instrument conscient* toujours uni à la divinité, qui produit la transsubstantiation, la présence réelle et toutes les grâces qui dérivent de l'Eucharistie.

En même temps, Jésus, comme homme, prêtre pour l'éternité, *continue de s'offrir sacramentellement*, pour nous appliquer la satisfaction et les mérites de sa Passion. *Il veut actuellement* continuer de s'offrir ainsi et de nous vivifier [5]. Notre foi l'affirme indubitablement : si le célébrant est quelque peu distrait au moment de la con-

5. Cf. Salmanticenses, *Cursus Theologicus, de Eucharistia*, disp. XIII, dub. III, § 1 : « An et quomodo Christus offerat sacrificium missae. Respondetur : Christus secundum humanitatem *concurrit instrumentaliter* ad omnes et singulas transsubstantiationes et *eas vult et offert* oblatione formali et actuali et elicita. — Ita etiam Suarez. »

Cf. *ibidem*, § 2, apud Salmanticenses : « Qualiter fideles ad offerendum istud sacrificium concurrant cum sacerdote et quomodo animae purgatorii. »

Voir aussi, sur l'oblation permanente qui dure toujours en la sainte âme de Jésus ressuscité, le P. de Condren, *L'idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, éd. 1697, IIe partie, ch. IV, p. 65, cité par M. Lepin, *L'idée du sacrifice de la messe*, 1926, p. 482.

sécration, par quelque détail extérieur du culte, Jésus, prêtre principal, n'est pas distrait, et sa sainte âme pénètre bien sûr tout le sens du saint sacrifice et son rayonnement actuel en des régions parfois fort éloignées. De la sorte, même si le célébrant est indigne, mais veut pourtant encore offrir la messe telle que Jésus l'a instituée, la messe reste valide, et elle conserve la valeur sans mesure qui lui vient de la victime offerte et du prêtre principal qui l'offre.

Lorsque S. S. Pie XI, dans l'Encyclique sur le Christ-Roi, écrit : « *Christus sacerdos se pro peccatis hostiam obtulit, perpetuoque se offert* », il exprime la foi commune de l'Église selon laquelle Jésus continue de s'offrir dans l'Eucharistie pour nous appliquer les mérites passés de la Passion. (Cf. Denzinger, *Enchir.*, n° 2195.)

Il continue ainsi de s'offrir dans le tabernacle; mais en dehors de la messe, cette oblation purement intérieure, toujours vivante en son cœur, ne suffit pas à constituer un *sacrifice proprement dit;* pour cela elle doit s'accompagner de l'immolation sacramentelle, qui est le sacrifice extérieur offert sur l'autel au moment de la consécration. — Quelques théologiens insistent trop exclusivement sur l'oblation intérieure du Sauveur, d'autres au contraire insistent trop exclusivement sur l'immolation sacramentelle; il faut que les deux soient unies, comme la réalité intérieure et son signe extérieur pour qu'il y ait un sacrifice proprement dit, qui est à la fois *intérieur* et *extérieur*, bien plus, il doit être *un acte public* du culte[6].

Ainsi le sacrifice de la messe sera offert par Jésus prêtre principal jusqu'à la fin du monde. Et lorsque la dernière messe sera achevée, il n'y aura plus au ciel de sa-

6. On saisit ici tout le sens de la formule répétée souvent par les thomistes, en particulier par Jean de Saint-Thomas (in III^{am}, q. 83, a. 1) : « Sacrificium externum est *in genere signi*, dum sacrificium internum est *in genere actionis moralis* quae pertinet ad virtutem religionis. »

crifice proprement dit, car il n'y aura plus besoin de signe là où l'on verra à découvert la réalité divine signifiée; mais il y aura la consommation du sacrifice, dans la vie éternelle des élus unis à leur Rédempteur[7]. Le culte qui durera toujours au ciel sera celui de l'adoration et de l'action de grâces, qu'exprime déjà à la messe le *Sanctus, Sanctus, Sanctus* en l'honneur du Dieu trois fois saint. Après la fin du monde, il n'y aura plus le sacrifice de supplication et de réparation, mais l'*adoration* et l'*action de grâces* dureront éternellement; en ce sens l'oblation toujours vivante au cœur de Jésus ne cessera jamais, elle continuera toujours, comme en sa sainte âme continueront la vision béatifique, l'amour de Dieu et des âmes en Dieu, ces actes de la sainte âme de Jésus sont mesurés, non pas par le temps, mais par l'unique instant de l'immobile éternité; comme le dit saint Thomas : « *Mensurantur aeternitate participata.* » Cf. I[a] q. 10, a. 3 et 5.

*
* *

En quel sens Jésus au ciel continue-t-il de prier pour nous jusqu'à la fin du monde?

Saint Paul (Hébr., VII, 25) nous dit : « *Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous.* » Comment faut-il l'entendre?

Il est certain que Jésus au ciel *ne mérite plus*, et n'offre plus pour nous une satisfaction douloureuse; il est arrivé au terme de sa course, il n'est plus *viator*, voyageur vers l'éternité. En lui le mérite et la souffrance ont cessé.

Mais ne continue-t-il pas de prier? — Il est certain

7. Cf. S. Thomas, III[a], q. 22, a. 5. Voir sur ce point J. Grimal, *Le sacerdoce et le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 4[e] éd., 1926, pp. 189-230.

que la Très Sainte Vierge et les saints, qui, au ciel, ne méritent plus, continuent de prier pour que les mérites du Sauveur nous soient appliqués au moment opportun. C'est ce que nous demandons tous les jours dans l'*Ave Maria* et les Litanies de Lorette. Cette prière du ciel n'est plus certes une supplication avec larmes, comme le fut celle de Jésus à Gethsémani, mais elle reste pourtant une vraie prière. Nous nous recommandons ainsi aux prières de Marie et des saints.

Certains théologiens[8] ont dit que Jésus au ciel ne prie plus à proprement parler pour nous, mais qu'il montre seulement à son Père son humanité et ses plaies glorieuses, signes de ses mérites passés.

Aux yeux de beaucoup d'autres théologiens[9], qui se réclament de saint Augustin et de saint Thomas, cette manière de voir atténue et appauvrit sans motif les paroles de saint Paul : « Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous. »

Et saint Paul le dit dans l'Épître aux Romains VIII, 34, comme dans celle aux Hébreux, VII, 25 : « *Le Christ ressuscité est à la droite de Dieu et il intercède pour nous.* » — Jésus lui-même a dit (Jean XIV, 16) au cénacle, avant de mourir : « *Je prierai le Père* et il vous donnera un autre consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous. »

Il n'y a aucune raison de dire que ce n'est plus une vraie prière. Notre-Seigneur intercède pour nous comme notre avocat, pour que ses mérites passés soient appliqués à tel ou tel homme, particulièrement aux mourants avant qu'ils n'aient perdu l'usage de leurs facultés. Cette prière est une nouvelle expression de son amour.

Ainsi l'a compris saint Thomas, qui dit, dans son commentaire de l'Épître aux Hébreux, VII, 25 : « Le

8. Medina, Vasquez, et dernièrement le P. de la Taille.

9. Cf. Gonet, *De Incarnatione*, disp. XXII, a. 2, item Salmanticenses, Billuart, Tolet, Suarez, etc.

Christ au ciel intercède pour nous, comme notre avocat (I Joan., II, 1) et cela de deux manières : d'abord en présentant à son Père son humanité, qu'il a prise pour nous sauver, et en laquelle il a souffert pour nous; il intercède aussi *en exprimant à son Père son désir de notre salut*[10]. » Saint Thomas dit aussi *in Epist. ad Rom.* VIII, 34 : « Maintenant son intercession pour nous est la volonté qu'il a de notre salut : « Je veux que où je suis, ils y soient avec moi. » (Jean, XVII, 24)[11].

Le Docteur angélique dit encore dans la Somme théologique, IIª IIᵃᵉ q. 83, a. 11 : « Comme la prière pour les autres procède de la charité, plus les saints au ciel ont une haute charité, plus ils prient pour nous, et leurs prières sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus unis à Dieu. Selon l'ordre établi par la Providence, l'excellence des êtres supérieurs rejaillit sur les inférieurs comme la lumière du soleil rayonne autour de lui. Aussi est-il dit du Christ qu'il intercède pour nous auprès du Père. » (Hébr., VII, 25)[12].

Comme le montrent plusieurs thomistes[13], Jésus au ciel et dans l'Eucharistie, en particulier à la messe, prie pour nous, non par indigence, mais *par surabondance* et *par piété filiale* pour rendre à son Père le culte qui lui est dû, comme il adore et rend grâce.

10. « *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum* (I Joan., II, 1). *Interpellat* autem pro nobis, primo humanitatem suam, quam pro nobis assumpsit, repraesentando. Item sanctissimae animae suae *desiderium*, quod de salute nostra habuit, exprimendo, cum quo interpellat pro nobis. »

11. « Nunc autem ejus interpellatio pro nobis est voluntas ipsius de nostra salute : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* » (Joan., XVII, 34).

12. Si dans les litanies nous ne disons pas : *Christe, ora pro nobis*, mais *Christe, miserere nobis, Christe, exaudi nos*, c'est, dit saint Thomas, pour rappeler que Jésus n'est pas seulement homme, mais qu'il est Dieu, et, en nous adressant à sa divine Personne, c'est à Dieu même que nous nous adressons, le priant de nous exaucer. Cf. S. Thomas, in *IV Sent.*, dist. 15, q. 4, a. 6, qª 2ª, ad 1ᵐ.

13. Notamment Gonet et les Carmes de Salamanque, en traitant de la prière du Christ (in IIIᵃᵐ, q. 21).

Saint Ambroise a dit : « Le Christ ressuscité défend toujours notre cause auprès du Père[14] » et saint Grégoire le Grand : « Le Christ prie tous les jours pour l'Église[15]. » Saint Augustin dit aussi : « Le Christ, comme prêtre, prie encore pour nous; comme notre tête, il prie pour nous, et comme Dieu, il nous exauce[16]. »

Bien sûr Jésus au ciel ne prie plus avec larmes, prosterné et accablé de tristesse, comme au jardin des Oliviers; l'holocauste parfait a été offert; mais il continue de demander que les fruits nous en soient appliqués au moment opportun, surtout à l'heure de la mort.

*
* *

L'oblation intérieure, qui ne cesse pas en la sainte âme du Christ est donc une oblation d'adoration, de demande et d'action de grâces.

Elle est mesurée non plus par le temps qui fuit, mais par l'unique instant de l'immobile éternité, par l'*éternité participée*[17]. Il n'y a donc pas dans cette oblation intérieure interruption, ni rénovation, elle est permanente, en la sainte âme de Jésus, comme la vision béatifique et l'amour de Dieu et des hommes, qui procède de cette vision de l'infinie bonté.

Cet acte intérieur d'oblation, toujours vivant au cœur du Christ, est comme l'âme du sacrifice de la messe. C'est en substance le même sacrifice que celui de la

14. *In Epist. ad Rom.*, VIII, 34 : « Semper causas nostras agit apud Patrem, cujus postulatio contemni non potest. »

15. *In V Psalm. poenit.* : « Quotidie orat Christus pro Ecclesia. »

16. *In Psalm.* LXXXV : « Et modo Christus orat pro nobis; ut Sacerdos noster, orat pro nobis; ut caput nostrum, orat pro nobis; ut Deus noster, oratur pro nobis. »

17. Cf. S. Thomas, I^a^, q. 10, a. 3, ad 1^m^ et 3^m^; a. 5, ad 1^m^. — *Contra Gentes*, l. III, c. LXI : « Illa visio in quadam aeternitatis participatione perficitur. » Ce n'est pas seulement la vie future, mais la vie éternelle, au-dessus du futur.

Croix, comme c'est la même humanité du Sauveur, qui dure toujours, bien qu'elle ne soit plus aujourd'hui, comme autrefois, sujette à la douleur et à la mort.

Ceci est supérieur à la théologie, c'est du domaine de la foi divine. La doctrine d'après laquelle l'essence du sacrifice de la messe est dans l'immolation sacramentelle actuellement offerte par le Christ, prêtre principal, paraît susceptible d'être définie comme dogme de foi par l'Église.

Pensons que le Christ en s'offrant ainsi par toutes les messes de chaque jour, entraîne notre oblation personnelle et augmente la valeur de nos adorations, supplications, réparations et actions de grâces en les présentant à son Père.

Recueillons-nous sous cette grande prière du Christ qui porte les nôtres. Et si dans les nôtres, il n'y a pas assez d'humilité, de piété et de confiance, demandons au Sauveur, notre Chef, notre Prêtre, de suppléer à l'imperfection de notre supplication, et de faire jaillir de notre cœur une prière plus pure, pour nous, pour les mourants, pour la pacification du monde; demandons-lui souvent ainsi la grâce de la bonne mort, en union avec les messes qui se célèbrent. Ce sera nous disposer à bien renouveler le *sacrifice de notre vie* au dernier instant en union avec les messes qui se célébreront alors près de nous ou loin de nous, et nous resterons ainsi unis au Prêtre principal pour le temps et l'éternité ! Comme le dit saint Paul : « Nous pouvons tout en celui qui nous fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat* » Nul autre que lui ne peut nous sauver, ne peut convertir celui qui est en état de péché mortel, et ne peut accorder au juste la persévérance finale. Si c'est une grande miséricorde qui relève le pécheur, ce n'est pas une moindre bonté qui conserve le juste et le préserve du mal pour l'éternité.

Fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

« Connaître le Christ »

« Il s'agit pour moi de le connaître, lui et la vertu de sa résurrection, d'être admis à la communion de ses souffrances en lui devenant conforme dans sa mort, pour parvenir, je l'espère, à la résurrection des morts » (Phil. III, 10).

Toute l'âme ardente de saint Paul passe dans ces mots. Parce qu'il aime le Christ plus que tout il s'agit pour lui de le *connaître*. L'ami est impatient de rejoindre son Ami et « il aspire à s'en aller » « pour être toujours avec lui ». Mais dès cette vie, il peut le rejoindre, il peut le connaître. Car le connaître c'est communier avec lui, c'est ne plus faire qu'un avec lui, c'est le *vivre*. Aussi, pour lui, sa vie, son « vivre » c'est le Christ. Dans cette connaissance du Christ Jésus, son Seigneur, il a tout trouvé et tout le reste lui apparaît comme de la balayure.

Et parce que le Christ a souffert il désire être admis à la communion de ses souffrances. Heureuses souffrances qui pourront lui dire quelque chose de son Seigneur. Souffrir sera encore une manière de le connaître. N'est-ce pas la mort de Jésus qui s'accomplit en lui? Aussi, si l'homme extérieur s'en va en ruines, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. S'il est un affligé la source de sa joie ne peut cependant se tarir. Tout peut lui parler de Celui qui l'a aimé. Tout peut servir à cette mystérieuse et poignante connaissance de Jésus. La grande affaire pour lui, c'est bien de le *connaître*, lui et la vertu de sa résurrection, de lui devenir conforme dans sa mort pour parvenir à sa gloire.

*
* *

« Il s'agit pour moi de le connaître... » Ce simple mot ramène l'âme du chrétien à l'essentiel.

Car, bien sûr, ce n'est pas d'une connaissance d'écolier dont il s'agit. Connaître le Christ c'est le rejoindre dans la vérité de sa réalité; c'est lui prêter son corps et son âme pour qu'il achève en nous son mystère.

Certes, c'est une connaissance divine que ne peuvent donner ni la chair ni le sang, mais le Père seul qui est dans les cieux : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père. » Et cependant, cette divine connaissance Dieu veut la dispenser, tout le long de leur vie, à ceux qui désirent suivre son Fils. La foi que chaque chrétien porte en lui n'est-elle pas une mystérieuse reconnaissance du Christ, et vivre de foi, comme il nous est demandé, n'est-ce pas entrer de plus en plus dans cette divine et secrète connaissance? Les sacrements qui scandent notre vie n'opèrent-ils pas une lente transfiguration au Christ où nous le connaissons de plus en plus intimement? Si nous voulons nous souvenir de lui, c'est-à-dire garder sa connaissance présente dans nos pensées et dans nos cœurs, ne nous a-t-il pas laissé toute sa Passion dans l'Eucharistie? Aimer nos frères comme il nous a aimés, c'est-à-dire les aimer avec son Amour, sa patience, sa douceur, sa force, sa douloureuse miséricorde, n'est-ce pas de l'intime pénétrer en lui et le connaître en son mystère? Nous abandonner au Père des cieux et attendre de sa Providence le pain du corps et de l'âme que nous demandons chaque jour, n'est-ce pas connaître un peu de la sainte joie qui fut dans son Ame humaine? Et enfin, souffrir des peines de la vie, avoir l'esprit, le cœur, l'âme comme assiégés par le mal du monde, avoir le corps usé par la maladie et ne plus trouver le Père qui est aux cieux, n'est-ce pas le connaî-

tre encore dans ses souffrances et dans la mort qu'il s'est choisie sur la croix ?

Quelle profondeur prend alors notre pauvre vie et quelle mystérieuse allégresse ne sent-on pas passer dans ces mots de l'Apôtre : « Il s'agit pour moi de le connaître lui et la vertu de sa résurrection... » !

*
* *

Si l'âme boit à longs traits à cette source divine lorsqu'elle lui est révélée, ne nous dissimulons pas cependant que nous n'y arriverons que par une constante fidélité. Tant de choses conspirent à rejeter dans le vague cette connaissance du Christ. Car si le Christ n'est pas visible, les choses de la terre, elles, le sont terriblement. Il faudrait savoir fermer les yeux à bien des soucis pour percevoir la réalité de cette connaissance du Christ. Le marchand n'a pas hésité à tout vendre pour acquérir la perle précieuse. L'Apôtre n'a pas hésité à tout perdre pour arriver à cette connaissance du Christ-Jésus, son Seigneur, en regard de laquelle il considère toutes choses comme de la balayure. Et s'il est nécessaire d'interpréter ces mots pour bien les entendre, il n'en faut pourtant pas briser la pointe. Il est toujours dangereux de vouloir enlever l'apparent paradoxe de la Parole de Dieu.

Nous avons beaucoup travaillé dans le champ du Seigneur. Ne nous sommes-nous pas beaucoup dispersés ? C'était inévitable, dira-t-on. Peut-être, mais autre chose l'humaine faiblesse avec la permanence du désir, autre chose l'habitude qui ne sent plus ce qui lui manque. Où était ton trésor quand tu travaillais ? où était ton cœur ? Il n'était pas détourné du Seigneur, sans doute, mais était-il en lui ? S'il avait été en lui, tu l'aurais connu de l'intime, lui le Christ, et tu l'aurais donné.

Seigneur, ne laissez pas notre cœur s'encombrer de ce qui n'est pas vous.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le Père Pouget

Les Parisiens qui habitent la rive gauche sont familiers avec ce quartier composite qui s'étend du boulevard Raspail au boulevard Montparnasse et dont la majestueuse bâtisse du Bon Marché occupe le centre, attirant les regards, le négoce et la curiosité. Mais celui qui vit dans le monde intérieur, celui qu'Isaïe a désabusé sur « les pendants d'oreille, les bracelets et les voiles, sur les vêtements précieux et les larges tuniques, sur les manteaux et les gibecières, les miroirs et les chemises fines, les turbans et les surtouts légers », celui-là ne prête à ces splendeurs qu'une attention distraite. Il sait que ce quartier de Paris est rempli de sanctuaires, qu'il abrite des maisons d'études et de prières. Rue du Bac, c'est le quartier général des Filles de la Charité et la chapelle de la Médaille miraculeuse; au 95 de la rue de Sèvres, c'est la Maison-Mère des Lazaristes : dans leur chapelle longue et obscure, faite pour les offices de chœur plus que pour retenir les fervents; au-dessus de l'autel, dans une châsse signalée par des feux rouges, c'est le corps vénéré de saint Vincent de Paul, le saint si populaire chez nous, qui enseignait d'aimer Dieu pratiquement dans le service des pauvres à la sueur de nos visages, qui était dépensé toute sa vie par sa patience, sa ténacité, sa robustesse, sa pauvreté, son sens

de l'efficace et du durable, le plus paysan des saints de France.

Il y eut un religieux de cette Congrégation de la mission qui essaya de porter l'esprit de saint Vincent dans un domaine que saint Vincent n'avait ni prévu, ni exclu, les études physiques et religieuses, l'apostolat des hautes intelligences. Ce religieux s'appelait Guillaume Pouget. Au dehors, le P. Pouget, ou mieux M. Pouget, selon l'usage ancien, était, vers 1920, un vieillard solitaire, aveugle, qui se signalait par une application extraordinaire et une prodigieuse mémoire. Quand on le connaissait, M. Pouget était tout autre chose : paysan (il avait cultivé la terre jusqu'à sa quinzième année), physicien (il avait longuement enseigné la physique); mathématicien original (il avait par exemple passé des semaines à chercher une démonstration du théorème de Fermat) ; botaniste distingué ; hébraïsant et professeur d'hébreu; connaissant l'Ancien et le Nouveau Testament comme personne au monde; théologien; philosophe; directeur de conscience, surtout des consciences sacerdotales; (et ce n'est peut-être pas dévoiler un secret de dire que des hommes aussi connus que le P. Portal, le T. H. P. Verdier l'avaient choisi pour directeur); « consulteur » de plusieurs de nos maîtres sur des questions d'exégèse et de foi (ainsi M. Sénart, le distingué indianisant; M. Legendre, l'hispanisant; M. Chevalier, le philosophe; M. Henri Bergson); et par-dessus tout « homme de Dieu », *ish Élohim*, comme il le disait des anciens prophètes auxquels il ressemblait par bien des traits, et sans aucune spécialité ni affectation, ignorant de lui-même, et simple comme le pain bis.

M. Pouget a laissé sur tous ceux qui l'ont connu un souvenir si ineffaçable que plusieurs de ses amis et

disciples ont entrepris de prolonger sa parole et son exemple. Et l'un d'entre eux vient de faire paraître trois petits cahiers sur cette figure qui forment comme le premier tome d'un *Portrait*.. C'est en utilisant ces pages toutes fraîches que nous allons présenter M. Pouget. Mais nous engageons vivement le lecteur à se procurer les modestes fascicules dont cet article ne peut donner qu'une idée fragmentaire [1].

En toutes choses, M. Pouget était original. Comme les nombres premiers, il n'était divisible que par lui-même. « Je n'ai vu personne comme lui », telle est l'opinion de ceux qui l'ont fréquenté.

Voici ce qu'a écrit un de ses amis les plus dévoués, M. J. Chevalier, doyen de la Faculté des lettres de Grenoble :

> Je fis la connaissance de M. Pouget il y a trente-trois ans. Je venais alors d'entrer à l'École normale supérieure. Mon très cher ami et compatriote Antoine Sévat, aujourd'hui vicaire apostolique de Madagascar, était arrivé, du fond de notre Bourbonnais, à la maison de la rue de Sèvres, où il avait trouvé M. Pouget. « Nous avons ici comme professeur, me dit-il, un homme extraordinaire, un homme unique. Son enseignement me passe; mais je suis sûr que vous l'apprécierez. Je n'ai jamais rencontré personne comme lui. » Il m'amena donc voir le P. Pouget dans sa pauvre cellule, au second étage, près de l'horloge. Je m'assis sur un petit tabouret, et M. Pouget, sans autre préambule, se mit à me parler, deux heures durant, de Paul et de Jean, du peuple juif et de la mission du Christ. Du premier coup, je fus conquis, et je m'attachai à lui pour jamais, pressentant, sans la comprendre pleinement, la grandeur incomparable qui se cachait derrière tant de simplicité.

1. Écrire à la revue *Le Van*, 55, cours Vitton, Lyon. C. c. Lyon 4-69. Prix du 1er fascicule (1-72) : 3 fr.; du 2e (72-173) : 5 fr.; du 3e (173-280) : 5 fr.

Et M. Henri Bergson écrivait en apprenant sa mort :

Laissez-moi vous dire la douleur profonde que m'a causée la mort du P. Pouget. Il nous a été donné de connaître cet homme admirable qui rayonnait autour de lui chaleur et lumière; mais nous ne l'aurons connu, hélas! que pour mesurer l'étendue de la perte que nous venons de faire en le perdant.

Il était né le 14 octobre 1847, au hameau de Morsanges, dans le Cantal, près de Maurines, sur les confins de la Lozère, d'une famille de petits cultivateurs à leur compte, qui eurent six enfants, lui premier-né. Ses parents avaient exercé de menus métiers dans la capitale; son père y vint encore en 1850, comme porteur d'eau, et M. Pouget revoyait, à quatre-vingt-deux ans de distance, l'humble chambre où il logeait avec ses parents, dans le quartier de la Madeleine. Son père, à Paris, mettait de côté, en un an, de quoi vivre au Cantal pendant quatre ans, lui et les siens, avec des crêpes au blé noir le matin, un peu de lard à midi, une soupe aux pommes de terre et aux choux, du lait caillé ou tomme, beaucoup de fromage, et du pain de seigle, d'où l'on avait enlevé le son afin de nourrir un ou deux porcs.

Le jeune Guillaume passa toute son enfance à aider ses parents dans leur rude labeur, à pousser l'araire, à garder les vaches, et parfois, avec un bon chien, les agneaux de la commune, sur les hauts plateaux de la Planèze.

Cependant, le curé de Maurines, frappé de ses dons et de sa piété, engagea ses parents à lui faire poursuivre ses études, disant qu'il n'était pas fait pour la terre. Il

avait appris tout seul à lire, dans un vieil alphabet découvert chez lui; et souvent, en cachette, dans les fourrés, il dévorait les Vies des saints, les Évangiles, ou des livres de théologie. Puis, à partir de douze ans, durant les quatre mois d'hiver, alors que la terre se repose et que ses parents n'avaient pas besoin de lui pour les travaux, on l'envoya à l'école du village. A quinze ans, son père résolut de l'envoyer étudier au petit Séminaire de Saint-Flour, alors tenu par les Lazaristes. Il ne savait pas un mot de latin. On le mit en huitième avec les petits, et comme il était grand alors, ayant pris toute sa taille, les autres le traitaient de « grand âne », ce qui le piquait fort. Il prit vite la tête de sa classe, et, au bout de quelques semaines, il passa en septième. L'année suivante, il passa en quatrième et remporta tous les premiers prix, mais au détriment de sa santé, qui était pourtant, et demeura jusqu'à la fin, d'une résistance à toute épreuve. Puis, il fit sa seconde, sa rhétorique et sa philosophie. On leur lisait saint Augustin en lecture spirituelle; il en fut touché. Il cherchait à détourner ses camarades des plaisirs vulgaires, dont lui, enfant des champs, ne connaissait rien. A dix-sept ans, il eut l'idée de se faire prêtre, et, qui plus est, religieux, jésuite. Il entra donc, à dix-neuf ans, au grand Séminaire. Mais un jour, comme il était en prière à l'église, pour l'octave de la translation du corps de saint Vincent, il pensa à Monsieur Vincent, « un brave homme, qui peut-être l'accepterait ».

J'eus d'abord l'idée, disait-il, de me faire jésuite, afin d'avoir plus de facilité pour les études. Mais, en fait, j'entrai à Saint-Lazare. Ce qui me toucha chez les Lazaristes, ce fut la bonne société qu'ils avaient entre eux.

A Pâques, en priant devant une statue de saint Vincent, je me dis : « Si j'entrais dans l'Ordre de ce saint ? »

L'idée me trotta dans la tête. Ce qui m'a décidé, c'est l'humilité : je ne serai pas extraordinaire, me disais-je en moi-même. Je ne dépasserai pas mes camarades. Si je me faisais jésuite, je serais exposé à paraître, il vaut mieux que j'aille chez les Lazaristes. L'idée d'aller chez les Jésuites me venait toujours aux « communications ». Au bout de deux ans, je fis mes vœux, et ce fut fini. Et depuis, depuis, je n'ai pas cherché à paraître. Mais, si je parais, cela m'est bien égal. Et cependant j'ai travaillé, oh ! que j'ai travaillé ! Dieu le sait. Je n'ai jamais pris de récréations, ni de vacances...

C'est ainsi qu'il partit, en 1867, pour Paris, à la grande déception de ses parents, et qu'il fut reçu, le 7 octobre, dans la Congrégation de la Mission, où il devait prononcer ses vœux le 8 octobre 1869. Durant sa première année de noviciat, il apprit par cœur tout saint Paul et se mit à l'étude de l'Écriture. Mais l'enseignement était faible : on professait que l'Écriture sainte doit être toute prise à la lettre; on cherchait longuement à définir la maladie de Job sur son fumier, et, comme, au Psaume LVII de la Vulgate, il est parlé de l'aspic qui se bouche les deux oreilles, on étudiait la manière dont il pouvait le faire, en mettant l'une par terre et en se bouchant l'autre avec la queue. On taxait de subjectivisme kantien un de leurs confrères qui disait « le tapis me paraît vert » et n'avouait pas savoir qu'il possédât une viridité interne.

M. Pouget se forma seul. A Dax, où l'on avait réuni les novices pendant la guerre de 1870-1871, il se mit aux mathématiques, qu'il étudia dans de vieux manuels, cherchant et retrouvant par lui-même les solutions des problèmes classiques qui étaient proposés; il compléta les connaissances qu'il avait acquises en sciences naturelles et en physique; et, en six mois, il apprit toute la théologie (j'ai vu encore dans ses mains un résumé

complet de la *Somme théologique* de saint Thomas), au point qu'on pouvait, au bout de ce temps, le juger apte à suppléer le professeur de dogme et d'Écriture sainte.

Ordonné prêtre le 25 mai 1872, il fut envoyé au petit Séminaire d'Évreux et y enseigna les sciences pendant douze ans. Il était passionné pour les expériences et s'était constitué un petit parterre d'observations botaniques. C'est à cette époque qu'il se mit, tout seul, à apprendre l'hébreu, et, bientôt après, les autres langues de l'ancien Orient, — jusques et y compris le copte, dont il se constitua plus tard un dictionnaire, — pour se prouver la concordance de la Bible et de la géologie, selon une opinion courante alors, mais qu'il ne consentait pas, selon sa coutume, à recevoir d'autorité, sans y avoir apporté la lumière de cette petite lampe que Dieu nous a donnée en partage : la raison. Il s'attaqua à la démonstration, et elle l'amena à changer entièrement son point de vue sur la Bible, livre d'enseignement religieux, qui est à prendre comme tel; c'est à elle désormais qu'il s'attacha de plus en plus, sans négliger pour autant les sciences.

En 1884, il est envoyé à Saint-Flour, comme directeur de petit Séminaire; en 1886, à Dax, comme professeur de sciences; puis, en 1888, à Paris, à la Maison-Mère, où il enseigna les sciences et l'Écriture sainte jusqu'en 1905, et où il demeura sans discontinuer jusqu'à sa mort, survenue en février 1933.

C'est le moment de dire comment le doigt de Dieu l'avait touché. En 1905, on lui enleva son enseigne-

ment, Et, vers cette époque-là, il devint aveugle. En février 1909, tout fut fini, disait-il.

Un autre eût été abattu. Ne plus voir, quand jusqu'ici on tirait tout de ses yeux ! Mais M. Pouget puisa dans son infirmité un rajeunissement. M. Pouget aveugle s'éleva à des hauteurs de pensée et de vie qu'il n'aurait peut-être pas atteintes autrement. La cécité ne le gêna pas outre mesure

Il avait une mémoire fabuleuse, à la Pic de la Mirandole. Un jour, ayant fait ses comptes, il me disait savoir 10.800 vers latins et français. Un autre jour, je le trouvais ayant repassé dans sa tête d'après son compte, 5342 vers d'Horace et 4575 de Virgile. Quant à la Bible, il savait par cœur le Nouveau Testament et de grandes parties de l'Ancien, qu'il récitait en hébreu.

Il l'entretenait, cette mémoire, avec la patience d'un mécanicien ou d'un avare. Il en faisait souvent l'inventaire, aussi précisément que possible. Il se donnait des tâches fictives, comme s'il avait été son propre maître : « Revoir Marc, revoir Luc. » Et il tenait cette revue pour son occupation principale : il s'en plaignait même, sur le ton dont un élève se plaint d'un maître trop exigeant pour les leçons. « J'apprends saint Luc, je récite la Sagesse, j'habille d'hébreu le livre des Rois. Vous comprenez ? C'est *une corvée.* » On aurait été très mal reçu si on avait fait remarquer que cette corvée ne tenait qu'à lui.

Naturellement, il savait le psautier comme le *Pater*, et, sauf les légendes des saints, le bréviaire, il le lisait dans sa tête. La messe aussi, il la lisait en dedans avec les textes exacts des oraisons secrètes, postcommunions.

Ainsi la mémoire de cet aveugle, qui voyait par elle mieux qu'un voyant, voilà ce qui vous surprenait, comme une sorte de prodige.

Mais, quand on connaissait, quand on pratiquait M. Pouget, il y avait quelque chose qui étonnait plus encore, c'était ses vertus.

Quand on parle de vertus héroïques, on entend par là des vertus qui dépassent en hauteur et en constance les forces communes. C'était le cas de M. Pouget, et il fallait toute son humanité pour cacher son héroïsme. Sa manière de travailler était véritablement prodigieuse.

Qu'on se figure un aveugle de quatre-vingts ans, sans aide, toujours plus ou moins souffrant de ses yeux qui étaient si sensibles à la lumière, dérangé bien souvent par des confrères, des pénitents, des étudiants qui le tyrannisaient, jamais au repos, récitant, priant, composant dans sa tête ce qu'il allait faire passer sur sa machine, écrivant de grandes lettres, de petits traités ou même de grands traités pour ceux qu'il savait en difficulté, parfois simplement pour lui-même et pour l'avancement de la science sacrée, et cela tout bonnement et tout naturellement, comme si c'était son devoir strict, on aura quelque idée de cette extraordinaire application. Lorsqu'il avait fini un petit travail, il le ficelait pour éviter que les feuilles ne s'échappassent et il le logeait dans son tiroir, sans se préoccuper du sort qu'on pourrait en faire : il avait même l'assurance qu'après sa mort tout cela serait porté aux vieux papiers. Il était d'une indifférence absolue à ce sujet, et il était persuadé dans sa candeur que les autres devaient éprou-

ver les mêmes sentiments : après tout, si l'on se proposait la vérité, et cela seulement, il importait bien peu que ce soit tel ou tel qui la mette à jour, et la signature des ouvrages devrait être quasi inutile, surtout chez les auteurs chrétiens, surtout chez les religieux qui ont renoncé à l'esprit de propriété. M. Pouget avait ces sentiments, ce qui ne l'empêchait pas de soigner autant qu'il le pouvait son style et d'écrire dans une langue qui lui était propre. Mais il aurait été navré qu'un de ses livres « parût ». Et voilà pourquoi nul ne l'a connu pendant sa vie.

Cette pauvreté se manifestait, dans un domaine où il paraît raisonnable de la bannir entièrement, dans l'achat et dans l'usage des instruments de travail. L'accord de la science et de la pauvreté est bien difficile : car, pour savoir, il faut avoir, et, quand l'ordre de saint François se tourna vers la science, il fallut bien qu'il possédât des livres et qu'il renonçât à son esprit primitif. Il est vrai que M. Pouget, étant aveugle, ne pouvait pas consulter beaucoup, que sa méthode consistait à labourer en tout sens la terre paternelle sans faire d'incursions dans les domaines voisins. Mais il y avait aussi dans son dénuement quelque chose de volontaire : s'il recopiait un dictionnaire ou une grammaire, ce n'était pas seulement pour les mieux fixer dans son esprit en les confiant à cette mémoire visuelle, c'était aussi pour se soumettre aux exigences de la pauvreté et à ses gênes que le Christ avait voulu connaître. Il se servait de papiers dont on aurait pu faire des cigarettes tellement ils étaient minces, et il tapait souvent des deux côtés de la feuille, ce qui rendait ses travaux bien difficiles à lire. L'encre était vieille, le carbone était utilisé jusqu'à l'épuisement. Partout se retrouvait ce souci d'épargner. Ce qui guidait M. Pouget, c'est qu'il avait vécu chez

de très pauvres gens : lorsque son père était porteur d'eau à Paris, le petit Guillaume avait dû comprendre la dignité d'un sou et sa puissance d'achat, et il n'avait jamais perdu l'habitude de traduire l'argent dans le langage du travail, de la misère et de la faim. « Pourquoi ne pas prendre l'omnibus, lui disait-on autrefois, quand il s'agissait d'aller de Gentilly à Saint-Lazare? — C'est que, voyez-vous, c'est trois sous. Et trois sous, cela représente beaucoup de pain pour un pauvre. »

A une répétition d'oraison, un jour il avait dit, étant interrogé sur la pauvreté. « La pauvreté, c'est cela, vous voyez... Eh bien ! » et il hésitait, ajustant ses doigts, « je me demande souvent, eh oui ! je me demande si je n'use pas trop mes chaussons. Et puis, souvent aussi : j'ai envie d'acheter un livre. Je pourrais m'en passer... » Il n'eût pas voulu être plus riche que son divin Maître, le Fils de l'Homme, « qui n'avait pas où reposer sa tête. »

Et un autre jour, ayant fait son budget, il avouait : « J'ai dépensé 7 francs à ma congrégation pour toute ma vie. » Cela ne l'empêchait pas d'être une des têtes les plus meublées, un des esprits les plus actifs de son époque. Ce fut un grand spectacle de voir cette science épouser la pauvreté, l'obscurité, la cécité, et rayonner au milieu de tout.

Je l'ai connu comme professeur d'Écriture sainte, écrit M. B., Supérieur de grand Séminaire, de 1899 à 1904.

Comme j'étais un des assidus à toutes ces leçons particulières qu'il prodiguait aux « intellectuels », je devins bientôt un de ses lecteurs et secrétaires. Entre ma chambre d'étudiant et la sienne, c'était un va-et-vient fré-

quent. Et le temps ne comptait pas pour lui, pas plus que le son de la cloche ou de l'horloge qu'il n'entendait pas ou plutôt ne « réalisait » pas. Que de fois les cinq minutes qu'il me demandait de venir passer dans sa chambre après la prière du soir pour une recherche ou une vérification de texte s'allongeaient en heures ! « Monsieur Pouget, il est 11 heures. — Est-il possible ! Pauvre ! Allez vite vous coucher, mais quittez vos souliers pour ne pas réveiller les autres ! » Je n'avais pas d'autre moyen parfois pour me réserver du temps que d'enlever la clé de ma porte et de faire l'absent. Mais je ne le faisais qu'à contre-cœur tellement je jouissais intellectuellement à l'interroger, à l'écouter et même à le contredire pour exciter sa verve. C'était au moment de la crise aiguë du modernisme. Les esprits étaient en ébullition : on se battait avec enthousiasme en faveur de la vérité, on voulait être à la page, on n'avait pas assez de sarcasmes pour les arriérés et les perroquets, on remettait tout en question, on critiquait minutieusement toutes les preuves, on pourchassait tous les *a priori* métaphysiques et autres, sans se douter parfois qu'on était à la remorque d'autres métaphysiques. Avec M. Pouget, tout aboutissait à Dieu par le Christ : c'est une des plus belles et saintes âmes que j'aie jamais vues. Un sens inné de la présence de Dieu, un amour total et inconditionné du Christ de Nazareth : cela nous frappait et impressionnait encore plus que son extraordinaire intelligence; tant d'indépendance et de profondeur intellectuelles harmonieusement vivifiées par une piété si candide, si tendre, si miraculeusement fidèle aux plus petits points de la vie religieuse; sauf pour la ponctualité au son de la cloche, il a toujours été un modèle de religieux et d'homme de communauté. C'est cet exemple de M. Pouget surtout qui m'a sauvé ma foi et ma vie religieuse en période de crise intellectuelle, alors que je me débattais au milieu des nombreuses objections de critique historique, biblique et philosophique, et que l'orthodoxie et la piété étaient trop souvent si mal habillées et représentées. Ce nous fut une grande faveur providentielle d'être les élèves de M. Pouget.

Nous expérimentions, nous « réalisions » en lui une intelligence extraordinaire, pénétrante, parfaitement au

courant de l'ancien et du nouveau, du profane et du sacré, de la vérité et de l'objection, ayant horreur des idées préconçues et du siège fait, ne s'en laissant imposer ni de droite ni de gauche, enlevant tous les masques et dégonflant toutes les baudruches, nous apprenant à ne pas nous fier aux étiquettes mais à nous rendre compte de la marchandise qu'elles couvrent, ayant une dévotion spéciale à la recommandation de saint Paul : *Spiritum nolite extinguere : omnia autem probate, quod bonum est tenete.* Il nous faisait vérifier avec soin et critiquer tous les textes et tous les faits (tout en échouant d'ailleurs très souvent dans les expériences de physique et de chimie à cause de sa vue et de celle de son aide, le F. Véron : il y eut des explosions tragiques); il nous apprenait à faire le départ entre le donné révélé ou traditionnel (qu'il fallait accepter humblement et de toute la ferveur de son âme, raisonnable toujours) et la part constructive de l'esprit humain, inévitable, nécessaire mais relative, variable, progressive. Et après avoir intelligemment, critiquement délimité la réalité, surnaturelle et naturelle, il nous donnait avec édification l'exemple de la soumission totale avec une âme enfantine, innocente avec une candeur entraînante, sans arrière-pensée égoïste, une fois cependant calmés les réflexes nerveux de son tempérament extrêmement sensible et réactif.

M. Pouget nous formait donc efficacement par ses leçons et par ses exemples au véritable esprit critique, nous mettant en garde contre l'à-peu-près, contre le factice et le postiche, nous apprenant à faire le départ entre l'ivraie et le bon grain, entre l'essentiel et les à-côtés, entre une vérité et son expression, entre l'histoire et la légende, entre la dévotion et les formes plus ou moins légitimes de son expression, entre les revêtements légendaires d'un fait et le fait lui-même. Il nous faisait constater qu'il n'y avait pas à s'effrayer du pic et du marteau démolisseurs de la saine critique : elle ne faisait que rendre plus visible et admirable l'œuvre divine du Christ bâtisseur, une fois dissipée la poussière et enlevés les débris des plâtrages. Quelle impression ineffaçable nous ont laissée ses accents en parlant du Christ *omnia et in omnibus!*

Tous ceux qui, malgré les premières impressions peu alléchantes, ont fait confiance à M. Pouget et se sont laissé former par lui, sont devenus et restés des esprits ouverts et progressifs en même temps qu'ils ont été vaccinés contre le virus du modernisme agnostique et rationaliste Et ç'a été, à des degrés divers cependant, la grande majorité parmi les nombreux étudiants qui ont passé à la Maison-Mère de 1888 à 1905 avant de se disperser ensuite aux quatre coins du monde dans nos missions et séminaires. Les lazaristes écrivent fort peu par tradition de famille, et c'est pour cela (heureusement peut-être !) que l'action intellectuelle de M. Pouget ne fit pas alors du bruit littéraire et retarda sa mise à la retraite. Mais ses répercussions par l'intermédiaire de ces disciples ont été beaucoup plus profondes et étendues qu'on ne pense, en France d'abord, dans les vingt-cinq grands séminaires confiés aux Lazaristes, en Italie et en Amérique après leur fermeture.

Et M. Chevalier, dans le témoignage que nous avons cité, écrivait encore :

C'est dans le royaume de Dieu qu'il nous introduisait, avec une patience, une lenteur, une minutie, des détours et des retours qui étonnaient certains, mais qui ne faisaient que traduire son amour révérenciel de l'œuvre de Dieu. Il n'était pas facile à suivre : beaucoup lui reprochaient le désordre de ses exposés et ses digressions. Mais la vraie méthode se moque de la méthode et ne consiste qu'en la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours : ce mot de Pascal ne pourrait s'appliquer mieux qu'au P. Pouget. C'était merveille de voir se créer, devant ses auditeurs, une pensée qui luttait et revenait constamment sur elle-même, pour ramener chaque fois un nouvel aspect, une nouvelle circonstance du fait, une petite vérité nouvelle, simple et prodigieuse, jaillissant en termes familiers et en rudes raccourcis. On ne pouvait réduire ses exposés en trois points; mais ils faisaient comprendre, pressentir et voir quelque chose de la vérité elle-même, avec une puissance à laquelle les âmes simples n'étaient pas moins sensibles — et parfois l'étaient plus — que les

intellectuels et les savants. Je me rappellerai toujours et j'ai noté précieusement certaines méditations de lui que je laissai se dérouler dans sa chambre assombrie : méditations sur la marche de l'univers, sur la force colossale qui régit le Cosmos et fait de lui ce que notre doigt fait d'un fêtu de paille et beaucoup plus, Énergie supérieure, absolument transcendante, intelligente, car elle agit d'après des lois, vénérable aussi, car elle m'a lancé dans l'être avec des tendances qui me portent terriblement haut, qui ne sauraient être prises de la nature, qui ont dû être créées de rien, selon un type que je dois réaliser, et dont le Dieu qui m'a créé commande et garantit la réalisation en cette vie et en l'autre. Il y avait en tout cela une puissance, un frémissement intérieur, une nudité de pensée, qui s'égalaient aux plus admirables méditations de Pascal, et qui traitaient, et parfois mêlaient, avec la même infaillible sûreté, les hardiesses les plus vertigineuses et les détails du réalisme le plus aigu.

Dans un passage de ses *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, M. Chartier se propose de chercher comment un homme intelligent et libre, un Lachelier par exemple (car c'est à lui qu'il pense) peut encore avoir la foi. Et il en donne la raison qu'on va lire : aux yeux d'un chrétien, dit-il en substance, tout est sûr, tout est réglé pour le fond, et cette démission première de la liberté et de l'intelligence lui donne une grande assurance. Le croyant, à la manière de Descartes, peut tout risquer puisqu'il est de toutes parts soutenu. Et, pour tout résumer, M. Chartier écrit : « *Enfin le catholique n'a jamais la charge de penser tout. Quelqu'un pense pour lui.* » Lorsque j'ai trouvé cette phrase dans ce petit livre dont j'aime la piété, j'ai connu en un éclair qu'elle définissait mieux que toute autre le propre de M. Pouget, mais évidemment c'était par l'inverse. Chaque matin, chaque moment, ce nouvel Atlas prenait la

charge de penser le tout sans qu'à aucun instant il admît que quelqu'un pensât pour lui. Il la prenait, cette charge, comme le bœuf de labour se laisse appliquer le joug bienfaisant, ou plutôt comme le paysan accepte chaque jour le fardeau total de la terre. Et je ne dis pas que la formule de M. Chartier ne soit pas vraie pour la plupart d'entre nous. Comment en serait-il autrement ? Lui-même se réfère à ce maître qui lui avait donné l'impression de supporter l'univers : il suffit, en effet, qu'il y en ait un. On conçoit fort bien que dans la société religieuse beaucoup pensent encore par routine, par tradition, par obéissance, par discipline, par le jeu normal de l'imitation, par la répétition de ce qui fut dit et bien dit, par respect des paroles tombées de la bouche des saints; et c'est d'ailleurs, la force de l'Église d'infuser sa vérité dans ces réflexions paresseuses qui normalement ne devraient point en contenir une si grande part : on le voit par les autres religions et traditions. Mais il faut qu'il y ait toujours en quelque lieu certains hommes forts, certains piliers, et, comme disait l'apôtre, certaines colonnes qui soient vouées au dur travail de porter l'édifice et de le démolir sans cesse en esprit pour le pouvoir soutenir par la seule pensée.

Telle était la vocation de M. Pouget. Dans les *Cahiers* que nous présentons on a cherché à résumer sa méthode, son esprit, et sa manière d'aborder les problèmes, plus précieuse encore que les solutions qu'il en donnait[2]. La vocation de M. Pouget, comme celle de

2. Voir notamment les cahiers 2 et 3, qui contiennent une introduction à la critique. Le cahier 4, qui paraîtra en janvier, parlera de questions philosophiques et théologiques; le cahier 5, de spiritualité.

Socrate, n'était pas tant d'écrire des livres que de donner une impulsion et de communiquer un esprit. C'est ce que M. Bergson devait aimer et reconnaître en lui.

Douze jours avant sa mort, M. Pouget se sortit du lit, et l'alla voir. Ils eurent alors un entretien inoubliable et où on ne savait ce qu'il fallait plus admirer de l'autorité du pauvre lazariste parlant avec cet accent que donne le voisinage de l'éternel, ou de l'humilité du philosophe qui interrogeait comme un simple disciple.

M. Pouget ne devait plus se relever que pour dire une fois encore la messe. Il montra devant les souffrances et devant la mort une sérénité qui ne se démentit pas. « J'ai prêché toute ma vie la confiance en Dieu. C'est le moment de la mettre en pratique. » Le vendredi 24 février 1933, à six heures quarante du soir, il s'endormit en souriant.

Lorsqu'il avait senti que sa fin était proche, il avait dit à l'un de ses confrères : « Il m'est doux de m'en aller vers le Christ, et ce m'est dur, parce qu'on laisse ici-bas des êtres que l'on a aimés. » Après qu'il eut fait sa confession générale à M. Souvay et qu'il eut reçu les derniers sacrements, il appela tous ceux qui étaient là, ses confrères : « Je crois, leur avoua-t-il, que j'ai omis quelque chose... J'ai eu parfois de petites fumées de vanité... » Ce qui, dans sa bouche, était incomparable.

JEAN GUITTON

La Bienheureuse Marie-Josèphe Rossello

La vie de cette vénérable fondatrice des Filles de Notre-Dame de la Miséricorde, qui vient d'être écrite par Don Constantino Caminada avec une préface du défunt Cardinal Minoretti, archevêque de Gênes, est une des vies les plus édifiantes et réconfortantes qui se puissent lire[1]. Au moment où nous écrivons ces pages se préparent les fêtes de la béatification de la Vénérable qui doivent avoir lieu le 6 novembre 1938. Nous donnerons un bref aperçu de sa vie et des extraits de ses lettres et instructions.

*
* *

La fécondité d'une vie toute consacrée a Dieu et au prochain

Il s'agit de la fille d'un très modeste vannier des environs de Savone; cette enfant, qui naquit en 1811, ne reçut dans son village que la plus élémentaire instruction primaire auprès des siens, mais elle avait une sainte mère, qui lui apprit à travailler, à souffrir et à prier.

L'enfant, qui avait reçu le nom de Benedetta, mani-

1. *La Venerabile Suor Maria Guiseppa Rossello*, par don Constantino Caminada. Editore Cavalleri, Como, 1837.

festa, dès ses premières années, la plus grande piété, surtout une grande dévotion à Marie, un grand amour de la vertu, une intelligence vive, organisatrice, une immense confiance en Dieu, un cœur plein de générosité pour le prochain. Elle animait constamment ses jeunes compagnes à pratiquer de mieux en mieux tous leurs devoirs.

Plusieurs fois dans la maison où elle se mit en service et où l'on était très content d'elle, on lui offrit de quoi se faire une situation pleine d'avantages; elle refusa toujours, parce qu'elle voulait se consacrer à Dieu. Dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Miséricorde de Savone, elle avait dit à la Sainte Vierge sous l'impulsion de la grâce : « Vous êtes ma mère et je serai votre fille. Vous me garderez, me protégerez et me sauverez. »

Un jour, en 1837, l'évêque de Savone, Mgr Agostino Maria de Mari, voyant dans sa ville épiscopale des petites filles abandonnées, sans aucune instruction, ni éducation, qui se divertissaient d'une façon déplorable, eut l'idée de faire une œuvre pour leur donner l'éducation chrétienne qui leur manquait. Il avait besoin d'âmes généreuses promptes à tous les sacrifices. Où les trouver?

On ne sait comment, mais certainement par un dessein de la Providence, le désir de l'excellent évêque fut connu de Benedetta Rossello. Il répondait pleinement au sien.

Elle se serait présentée à Son Excellence, pour se mettre à sa disposition; mais qui était-elle pour entreprendre une œuvre pareille! Propos généreux et difficultés de toute sorte soulevèrent quelque temps comme une tempête en son cœur. Finalement elle en parla à son confesseur, et avec lui elle décida de demander un entretien à Mgr de Mari.

La première fois qu'elle se présenta à l'évêché, Monseigneur était absent; elle ne trouva qu'un prêtre qui l'écouta, l'approuva en principe, mais lui demanda :

« Avec quels moyens maintiendrez-vous une communauté? » — « Dieu pourvoira », répondit-elle en se retirant.

Le jour suivant, elle trouva Mgr de Mari, lui exposa son projet, toutes ses idées, ses ardents désirs. Son Excellence comprit qu'il avait affaire à une âme exceptionnelle, qui vivait profondément de l'amour de Dieu et du prochain. Il l'interrogea, l'écouta, et sans aucune enquête d'ordre économique, il conclut : « A l'œuvre, mon enfant ; cherchez-vous des compagnes qui aient votre esprit. Alors nous penserons à établir la communauté et je vous aiderai. »

Benedetta, après avoir entendu ces paroles de l'évêque de Savone, se sentit une autre créature. Les premières de ses compagnes furent ses amies d'enfance sur lesquelles elle avait déjà un véritable ascendant. La petite communauté commença le 10 août 1837.

Ce fut le commencement d'une très grande chose, d'une congrégation religieuse qui a fait depuis cent ans un bien immense. Le petit ruisseau est devenu un fleuve fertilisateur. Au milieu de grandes difficultés, par une confiance absolue en la Providence, en Notre-Dame de la Miséricorde, par un recours constant à saint Joseph, des maisons très nombreuses ont été fondées en Italie, en Argentine, au Brésil, et partout y règne l'esprit de foi, l'amour de Dieu et du prochain, qui se manifeste par toutes les œuvres de miséricorde, et quelquefois par le miracle, comme ceux qui ont hâté la béatification de la fondatrice.

Quand on lit cette admirable vie, si simple d'un bout à l'autre, on se rappelle une oraison du Missel qui commence par ces mots « *Deus humilium celsitudo* », Dieu est vraiment la grandeur des humbles, ils la mettent non pas en eux, mais en Lui, et sa majesté n'apparaît certes pas moins dans leur humilité que dans la plus grande théologie.

Quel enseignement en une telle vie, comme l'a re-

marqué S. S. Pie XI après la lecture du Décret qui proclamait l'héroïcité des vertus de la Vénérable, le 19 mars 1936. Cette vie montre admirablement, en effet, de la façon la plus simple ce qu'est la sagesse des saints, l'élévation et la fécondité inépuisable de leur charité.

Tandis qu'un primaire, tout gonflé de sa science, est aussi ridicule et stérile que prétentieux, tandis que le théologien qui se laisse aller à la suffisance, empêche le rayonnement de la science sacrée, dans la mesure où il se recherche lui-même au lieu de chercher Dieu, une âme, comme celle dont nous parlons ici, s'efface complètement elle-même par amour de Dieu et du prochain, et parce qu'elle est de plus en plus vide d'elle-même, elle est de plus en plus pleine de Dieu, et le donne aux autres. Ces âmes, comme le saint Curé d'Ars, dans la mesure où elles sont *moins sûres d'elles-mêmes*, sont *plus sûres de Dieu*, et nous montrent de façon concrète et vécue la vérité de ce qu'enseignent les plus grands théologiens dans leurs traités de la grâce. Elles ont beaucoup à nous apprendre, à nous qui nous donnons parfois beaucoup trop d'importance, en perdant de vue les vraies valeurs.

En la B^se Marie-Josèphe Rossello, qui ne reçut en son enfance que l'instruction nécessaire à une humble servante, on trouve constamment ce que les théologiens appellent « la science des saints », c'est-à-dire la contemplation presque continuelle des choses divines comme règle supérieure de notre vie. Cette contemplation apparaît comme un acte de foi vive, pénétrante, souvent savoureuse; c'est l'exercice éminent des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit qui les accompagnent, don de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil. Cette connaissance est ici constamment ordonnée à l'action comme il convient dans la fondation d'une congrégation de vie active.

A cette foi s'unit une confiance sans borne en Dieu,

en Marie, en saint Joseph, qui intervient manifestement dans la fondation de toutes les maisons ouvertes par la Bienheureuse Mais plus encore sa charité d'une générosité infatigable et toujours débordante donne à cette vie un *réalisme* des plus frappants. Il rappelle celui d'un des plus grands saints modernes, son compatriote et contemporain, saint Jean Bosco, qui a compris si profondément les immenses besoins surnaturels du peuple, et comment il faut y répondre à notre époque.

L'humble fille dont nous parlons, avant de mourir à soixante-neuf ans, avait fondé soixante-huit maisons, qui se sont beaucoup développées et multipliées depuis lors, en Italie, en Argentine, au Brésil, au Chili, en Uruguay et aux États-Unis. Elle a donné à ses filles, qui sont aujourd'hui près de deux mille, et la plupart de sa condition, un admirable esprit surnaturel, de foi, de confiance, de charité qui les porte vraiment à *aimer le prochain, comme Jésus nous a aimés*, à voir Notre-Seigneur en l'âme des orphelins, des petits pauvres, des noirs, des jeunes repenties, des jeunes filles qu'elles doivent instruire et former à la vie chrétienne, en l'âme des malades qu'elles assistent dans les hôpitaux.

Un jour que la servante de Dieu ne pouvait recevoir, semblait-il, que trois pauvres petites négresses, elle en reçut d'abord sept en l'honneur des sept douleurs de la Très Sainte Vierge, et quelques instants après elle alla jusqu'à en recevoir quinze, en l'honneur, si j'ai bon souvenir, des quinze mystères du Rosaire. Un autre jour, se sentant naturellement portée à demander qu'on lui envoyât les mieux douées de ces pauvres enfants, elle se corrigea aussitôt en priant de lui envoyer les plus disgraciées et celles qui avaient le plus besoin de secours.

Parmi les miracles qui ont confirmé les vertus de la Bienheureuse, il faut signaler la guérison instantanée d'une tuberculose rénale accompagnée de gangrène et d'urémie et la guérison non moins instantanée d'une

grande brûlure au troisième degré, reconnue incurable. La guérison a eu lieu aussitôt dans les deux cas, comme si la Mère fondatrice avait simplement passé la main sur le corps malade pour obtenir immédiatement cet effet. Il faut compter aussi l'incorruptibilité du corps de la servante de Dieu, constatée en novembre 1917, quand on ouvrit son tombeau, trente-sept ans après sa mort. On a souvent obtenu par son intercession des grâces exceptionnelles, en particulier des grâces de conversion pour les mourants assistés par ses filles dans les hôpitaux, comme la conversion subite d'un musulman, qui nous a été racontée par la supérieure d'un hôpital militaire de Rio-de-Janeiro [2].

2. A cet hôpital militaire, celui de la police, on porte un jour un musulman à toute extrémité; le médecin dit à la Sœur : « Il n'y a plus rien à faire, il va mourir. » La Sœur se contente alors de lui passer un peu d'eau fraîche sur le front, les tempes, autour de la bouche. Elle le fait un peu respirer un air plus pur, et se dit : « Eh bien! il est trop tard pour lui parler maintenant de religion. » Puis elle se retire un moment et traverse la chapelle en s'adressant à sa Mère fondatrice de cette étrange manière : « Il y a ici un musulman qui meurt, que vous importe ? et à moi encore plus ? » Cette bonne fille savait, me dit-elle, qu'en s'adressant ainsi à sa Mère, elle toucherait et blesserait son cœur à vif. Elle retourne auprès du musulman : il se ressaisit et demande à devenir catholique avant de mourir; il supplie la Sœur de ne pas le quitter, de le défendre dans l'agonie contre l'ennemi, et de lui faire faire une bonne mort. On le baptise, et on lui fait faire sa première communion. Alors, avant de mourir, il fait signe à trois autres musulmans venus le voir de s'approcher, et il leur dit : « La religion de la Sœur différente de la nôtre; mais la Sœur m'a fait respirer, m'a donné un peu d'eau fraîche, a été bonne pour moi mourant; religion de la Sœur supérieure à la nôtre »; et quelques instants après il a expiré.

Dans le même hôpital, à la suite d'une grande sécheresse fort prolongée, l'eau manquait absolument pour les malades; la supérieure se dit : « Mais ne suis-je pas la fille de notre Mère fondatrice qui avait tant confiance en saint Joseph! » Elle appelle le jardinier, lui dit de creuser un trou à tel endroit du jardin de l'hôpital, sans lui dire pourquoi; il creuse un mètre : rien; elle continue de prier un jour, elle lui dit de creuser encore un peu plus, il arrive un filet d'eau; elle prie encore un jour, elle lui dit de creuser plus profondément, et voici qu'une source des plus abondantes jaillit. La Sœur

*
* *

Extraits de ses instructions et de ses lettres

Nous rappellerons ici quelques maximes de la fondatrice relatives à la foi, à l'espérance, à l'amour de Dieu et du prochain, à la prudence, à l'humilité, à l'esprit religieux.

Foi.

« L'âme vit de la foi, celle-ci doit être son aliment quotidien, comme le pain est celui du corps. — En quelque circonstance que vous vous trouviez, ayez foi : un petit grain de véritable foi suffit à transporter des montagnes. — Foi, foi, je vous le recommande, abandon à la divine Providence, Dieu le veut. — Avec les yeux de la foi voyez dans les infirmes l'image de Jésus souffrant, ainsi vous pleurerez avec ceux qui pleurent, vous souffrirez avec ceux qui souffrent. — Enseignez aux enfants les vérités de la foi, à bien faire le signe de la sainte croix, à bien réciter le *Pater noster*, *l'Ave Maria* et les autres prières du bon chrétien. — Vous n'avez pas remarqué que le Crucifix étend les bras? Le signe de la croix doit se faire dignement et grandement, et non pas comme si l'on voulait chasser les mouches. — Si nous vivons de la foi, nous travaillerons en présence de Dieu, nous ferons bien nos examens quotidiens comme les prescrivent nos Constitutions, l'examen pour la confession ne demandera que peu de temps, pensez plutôt à exciter en vous une véritable douleur d'avoir offensé Dieu. »

appelle par téléphone le général dont dépend l'hôpital, il vient aussitôt avec quelques hommes pour déblayer le terrain et faciliter l'écoulement de la source qui n'a cessé de donner depuis lors trente mille litres d'eau par jour.

Confiance en Dieu.

« Dans vos difficultés et nécessités, ayez confiance en Dieu, en la Très Sainte Vierge, en saint Joseph; ils vous aideront et vous consoleront. — Dieu doit être notre unique appui, notre unique secours, notre force; Il reste toujours avec nous, et nous n'avons pas à faire des voyages, pour aller lui dire nos misères. — Comment pourrais-je reposer, ayant tant de dettes à payer et de croix à porter? Mais si nous nous confions en la Providence dans toutes nos nécessités, elle nous aidera comme par le passé. — Seigneur, nous disons souvent que vous êtes notre Père, pensez à nous, veillez sur nous, qui sommes vos créatures et vos humbles servantes. — Si l'œuvre que nous entreprenons est de Dieu, nous parviendrons à l'accomplir; si non, que sa volonté soit faite. — Allez, mes filles, à vos offices, Dieu, qui a fait parler l'ânesse de Balaam, vous suggérera ce qu'il faut dire et faire. — Ne vous confiez jamais en vos propres forces; quelle que soit l'habileté que vous ayez, vous ne ferez jamais rien si vous n'avez pas en vue Dieu seul; et, croyez-le, mieux vaut un peu d'amour de Dieu et de confiance en Lui, que toutes vos habiletés sans cet amour. — Ma défense, je la mets seulement dans les mains de Dieu, car il me suffit d'avoir travaillé pour Lui. Continuons à travailler humblement et seulement pour Lui, et n'attendons pas l'estime et la récompense des hommes, car le monde ne peut rétribuer ce qui est fait pour Dieu. — Mes filles, ayez un grand cœur, je serai toujours avec vous et pour vous, et le Seigneur vous bénira, comme je vous bénis. »

L'amour de Dieu.

« Je désire que vous soyez ferventes comme les apôtres, que vous resplendissiez par vos vertus et surtout par votre amour de Dieu, au milieu de ceux auxquels

vous devez faire du bien. — Si nous avions un peu d'amour de Dieu, tout sacrifice nous semblerait léger; alors nous viendrait le désir de faire comme les saints, qui allaient à la recherche des occasions de se sacrifier par amour de Dieu. — Vous ne savez rien? Mais savez-vous aimez le Seigneur? Eh bien! cela me suffit. — J'éprouverais de la peine, si je savais que sainte Thérèse aimait Dieu plus que moi. — Mes filles, que la première pensée de la matinée soit celle de vous mettre humblement en présence de Dieu et de Lui promettre de tout faire par amour de Lui et seulement pour Lui. — L'amour de Dieu surpasse tout, supporte tout, et ne dit jamais : c'est assez. Si nous devons souffrir quelque chose pour secourir le prochain, il semble quelquefois qu'il s'agisse d'aller à la mort, ou de changer le mouvement du soleil. Ah! mes filles, si nous ne sommes pas généreuses avec Dieu, Il ne le sera pas avec nous. On ne répond à l'amour que par l'amour. — Pour les âmes, Jésus a donné tout son sang; et nous, nous resterions les mains croisées, et nous ne nous donnerions pas de tout cœur à la prière et au travail pour le salut des âmes? »

L'amour du prochain.

« Si vous avez la charité pour le prochain, vous l'aurez certainement envers Dieu. — Nous, filles de la Miséricorde, nous ne devons pas aller toutes seules au ciel, mais entourées d'enfants et de malades, que nous aurons portés vers Dieu par notre patience à les assister, en pensant que dans le malade il y a la personne de Jésus souffrant, et dans les enfants Jésus enfant. — Pour recueillir, mettre en sûreté, et élever chrétiennement les pauvres filles abandonnées, tout sacrifice est peu de chose. Nous sommes pauvres, mais qu'importe? La Providence divine est grande. Quant à nous, pour faire du bien à ces enfants, nous nous contenterions de pain et de soupe, et si le pain venait à manquer, nous

irions demander l'aumône pour l'amour de Dieu. — Mes chères filles, évitez la dureté et la sévérité pour ces pauvres filles malades; j'en aurais une vraie douleur et désolation. — Rappelez-vous que la charité est patiente, qu'elle est douce, qu'elle ne se vante pas, qu'elle ne regarde pas aux qualités naturelles, mais qu'elle sait compatir et se taire quand il faut. — Il faut vous consacrer à toutes les œuvres de miséricorde, selon l'obéissance, avec un saint transport et une parfaite abnégation. — Combien notre vocation est belle! Imiter Jésus, qui est passé en faisant du bien à tous, amis et ennemis, et qui est mort en aimant même ceux qui le crucifiaient, et en leur pardonnant. — Si nous avions le véritable esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous traiterions tous avec patience, avec humilité, avec douceur, et ainsi combien d'âmes nous gagnerions à Dieu! — La vraie charité, pour être vraie, doit nous coûter du sang. Si vous vivez unies dans la sainte charité avec le prochain et entre vous, je prierai le Seigneur qu'Il vous bénisse toujours davantage et qu'Il vous multiplie de plus en plus. »

Esprit religieux.

« Je vous recommande, mes filles, de vous rappeler qu'avant d'être des institutrices ou des infirmières, vous devez être des religieuses. — Pour acquérir le véritable esprit religieux, cherchez à détacher votre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, à aimer la pauvreté, l'humiliation, le mépris, et surtout ayez un grand cœur vraiment généreux, jusqu'au sacrifice de votre vie, si Dieu le demande, pour le bien du prochain, en particulier des pauvres orphelins et des enfants abandonnés. Vouloir c'est pouvoir : avec le secours de Dieu et de la Vierge on peut tout. — Mes filles, je vous recommande l'observance de nos Constitutions, donnez-vous le bon exemple l'une à l'autre, et guerre au vilain amour-propre, dont vous verrez de mieux en mieux la laideur. — Croyez-

moi, une seule bonne religieuse animée du véritable esprit de sa vocation fait plus que beaucoup d'autres qui n'ont qu'un esprit superficiel. — Craignez Dieu, chères filles, et défiez-vous de vous-mêmes. J'ai des cheveux blancs, et pourtant je tremble toujours, car si le Seigneur me laissait un seul instant!... qu'en serait-il de moi! Tous les jours demandez à Dieu la sainte persévérance et ne l'oubliez jamais. — Défiez-vous toujours de vous et de vos lumières, même lorsque vous aurez acquis une grande expérience dans le maniement des affaires; et demandez toujours conseil aux supérieurs, ou aux confesseurs et aux personnes prudentes. — Que l'obéissance guide tous vos pas, que la prière et la présence de Dieu soient votre continuel exercice. — Une communauté religieuse ne peut durer sans l'esprit qui doit l'animer, et c'est surtout la charité, qui est un de ses premiers fondements. »

« Au confesseur dites vos péchés, à la supérieure les nécessités, et vos peines à Notre-Seigneur. — Vivez, comme si vous deviez mourir d'un moment à l'autre, et vivez aussi comme si vous ne deviez jamais mourir, apprenant toujours ce qui peut être utile au prochain. — Une brave religieuse doit toujours souffrir quelque chose et tirer la charrette quand même sans jamais se lasser. — Pour le travail de la sanctification, chaque jour soyez attentive à éliminer une scorie de votre caractère; ne demandez pas : pendant combien d'années faudra-t-il le faire, pendant cinquante ans ou plus? Faites-le jusqu'à ce soir, et recommencez le lendemain, à chaque jour suffit sa peine. »

« Jésus veut le renoncement et la générosité; priez, travaillez, souffrez, voilà votre part. — Courage, n'ayez pas peur des difficultés. Toute chose qui coûte à notre faible nature est une monnaie pour prendre le billet d'entrée au ciel. — Une peine de plus sur la terre est une perle de plus à notre couronne dans le ciel. — Votre pénitence doit consister dans l'exercice de la cha-

rité, dans le travail pour le prochain; elle consiste à souffrir et à vous taire même quand vous avez raison, et à renoncer à votre volonté. — Aux sœurs vaillantes, comblées d'éloges : « Lorsque les éloges ne viennent plus, plus grande et plus sûre est la récompense que Dieu nous prépare. »

Prudence.

(Ces maximes montrent clairement qu'il s'agit non seulement de la prudence acquise, mais de la prudence infuse.)

« Exultez en revêtant l'habit religieux, mais rappelez-vous combien il faut revêtir l'habit des plus solides vertus, spécialement de la prudence. — Chacune doit penser à ses devoirs, et n'être pas curieuse de voir et de savoir ce qui ne la regarde pas, ni de s'occuper des affaires des autres. — Instruisez-vous bien des choses de votre emploi pour le bien de l'Institut et la gloire de Dieu. — Vous devez être comme un réservoir qui donne de son trop plein, et non pas comme un canal qui transmet l'eau et reste vide; en d'autres termes en travaillant à faire du bien aux autres, nous ne devons pas oublier la sanctification de notre âme; nous devons être remplies de toutes les vertus au point de pouvoir donner aux autres de la plénitude de notre foi et de notre charité. — Faites votre devoir franchement et sans vues humaines, mais n'entrez pas dans ce qui ne vous regarde pas, vous pourriez y trouver des pièges et du danger. — Je vous ai dit et vous répète, que vous ne devez pas rapporter une parole non seulement d'une maison à un autre, mais d'une chambre à une autre. — Pensez qu'une seule parole peut quelquefois jeter une ombre, sinon un nuage, sur les personnes dont vous parlez. Le silence lui-même peut nuire au prochain, quand il est nécessaire de parler pour le défendre. — Ne croyez pas si facilement aux accusations, mais avant de juger, assurez-vous de la vérité de la chose, et alors seulement

que vous l'aurez connue, faites la correction opportune. — Soyez toujours très sincères et très ouvertes avec vos supérieures. »

Humilité.

« L'humilité est la base de toutes les autres vertus: sans elle il est impossible de plaire à Dieu et d'être une vraie religieuse. — Nous ne sommes rien, proprement rien, et nous ne pouvons rien faire de bon sans le secours de Dieu. Nous devons lui demander de nous assister continuellement et de tenir sa sainte main sur notre tête, pour nous préserver de l'erreur. — Quel bien peut faire une fille de la Miséricorde si elle est orgueilleuse, ambitieuse, pleine de soi?... si elle trouve à redire à tout et critique tout? Dieu vous en garde, mes filles; vous savez que l'habit ne fait pas le moine, mais ce sont les vertus. — Quant vous êtes entre vous, tenez-vous comme le balai dans un coin. Et quand vous êtes dans les emplois, employez-vous de votre mieux, mais toujours pour le Seigneur. — Dieu regarde l'intime de notre cœur et l'intention qui nous fait agir. Aussi ne vous croyez pas quelque chose, vous avez compris, mes filles? — Je veux que mes filles soient saintes, mais aux yeux de Dieu, et quand j'entends qu'on vous loue, je tremble pour vous et pour moi! Nous avons une âme à sauver! — Les journaux vous ont donné des louanges? Fumée, fumée et vanité! Vous n'avez fait rien de plus que votre devoir; si vous êtes humbles, vous le reconnaîtrez bien. — Quand votre supérieure ou quelque Sœur vous avertit de quelque défaut, ne vous excusez jamais, mais remerciez humblement de la charité qu'on vous fait. — Si nous voulons plaire à notre Époux crucifié, cherchons en toutes les occasions l'abjection et le mépris. — Si nous ne savons rien supporter, si nous nous recherchons nous-mêmes, et ne gagnons pas des âmes, c'est à cause de notre orgueil. — Rappelez-vous que sans l'humilité, d'où naissent la charité et l'obéis-

sance, il ne peut y avoir de bon esprit. — Cherchez à travailler toujours et seulement pour la gloire de Dieu, tenez compte des petites choses, désirez les offices les plus humbles et pratiquez toujours et en tout l'humilité. — J'aime en Dieu toutes les personnes, mais ma grande consolation est de me trouver parmi les pauvres. »

Esprit d'immolation.

« Rappelez-vous toutes que pour être vraiment religieuse il faut l'esprit de pleine et constante immolation, un cœur grand et généreux pour Dieu, il faut être disposée à donner sa vie pour gagner des âmes à Jésus-Christ! — Mes filles, nous devons travailler assiduement, parce que nous sommes des pauvres; il faut être disposée à être martyre dans un hôpital, ou martyre dans un lit, après avoir épuisé vos forces. Voilà notre vie, pensez-y bien; si vous voulez sortir, vous êtes libres, mais notre vie est celle-là. — Il faut le renoncement total à nous-mêmes pour dominer notre nature, qui se refuse à certains emplois. Oh! combien est nécessaire l'esprit d'abnégation à une religieuse! — Ne revenez jamais en arrière après avoir mis la main à la charrue; ne vous lassez jamais dans la voie de votre sanctification jusqu'à ce que vous arriviez au terme de votre vie. »

L'Imitation des saints.

« Les saints aimaient les reproches et les humiliations, ils allaient les chercher et s'en nourrissaient. Et quelle sainte voulez-vous être si vous ressentez la moindre parole, et si pour une réprimande ou une pénitence infligée par votre supérieure vous perdez l'appétit et le sommeil? — La main au travail et le cœur à Dieu. — Est-ce que Dieu n'est pas le sculpteur qui forme en nous l'image de lui-même? Son ciseau ne doit-il pas

fendre et couper? Faites le peu que vous pouvez, Dieu fera le reste; soyez joyeuse, et vous chanterez victoire! »

*
* *

On voit dans ces avis et conseils comment s'unissent en cette servante de Dieu une grande simplicité et humilité et une haute sagesse, une grande connaissance des choses divines. Cette vie montre bien que la contemplation des mystères de la foi, surtout celle de l'amour de Jésus crucifié pour nous et toujours présent dans l'Eucharistie, est dans la voie normale de la sainteté. Cet exercice éminent des vertus théologales et des dons qui les accompagnent se trouve chez tous ceux qui arrivent à la pleine perfection de la vie chrétienne, même dans les familles religieuses vouées à la vie active, comme l'Institut fondée par la B^se^ M.-J. Rossello. La grandeur de cette humble fille est Dieu même, qu'elle a constamment servi et qu'elle n'a cessé de glorifier en sauvant des âmes, un très grand nombre d'âmes parmi les enfants abandonnés, les infirmes et les mourants. S. S. Pie XI a eu la joie de reconnaître en elle la fécondité inépuisable de la charité, qui fait, sans aucune contestation possible, de cette modeste religieuse un très grand modèle pour tous.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

Jean de Paris

Le Christ-Médecin

Jean de Paris, Dominicain, était Maître en théologie à l'Université de Paris. Il prononça le premier dimanche de l'Avent de l'année 1301, le sermon dont nous donnons la traduction, faite sur le texte inédit conservé par le manuscrit latin 3.557 de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 63r-64v.

Ce sermon est un modèle achevé de sermon médiéval, tel que la technique en a été analysée par le P. Charland[1] *et par M. Et. Gilson*[2]*. C'est un tissu de citations scripturaires, patristiques et liturgiques se rapportant aux différents mots du texte choisi comme thème, dont le rappel fréquent assure l'unité de l'ensemble.*

Sermon pour le premier dimanche de l'Avent

« *Le remède à tout, c'est la venue rapide d'une nuée*[3]. »

1. Th.-M. Charland, O. P., *Artes Praedicandi. Contribution à l'histoire de la rhétorique au Moyen-Age*, Paris-Ottawa, 1936.

2. Étienne Gilson, *Michel Menot et la technique du sermon médiéval*, dans *Les idées et les lettres*, Pars, 1932, pp. 93-154.

3. Eccli., XLIII, 24.

Selon saint Bernard, il y a trois avènements du Christ. Le premier, par lequel il a daigné venir vers nous, le deuxième, par lequel sa grâce vient en nous, un troisième enfin, redoutable celui-là, par lequel il viendra contre nous. Par le premier il vint en notre chair, par le deuxième il vient en notre esprit, par le troisième il viendra pour le jugement [5]. Et selon ce triple avènement, on célèbre l'Avent pendant trois semaines entières. En ce premier dimanche, c'est du premier avènement qu'il s'agit et c'est de lui qu'on peut interpréter le texte qui nous a été proposé : « *Le remède à tout, c'est la venue rapide d'une nuée.* »

Dans l'état d'innocence, nos premiers parents n'avaient pas besoin de médecin. Mais descendus par la voie du péché de Jérusalem à Jéricho, ils tombèrent entre les mains des voleurs qui les dépouillèrent et, les ayant couverts de plaies, les laissèrent demi-morts [6]. C'est pourquoi, selon saint Augustin, un grand médecin descendit du ciel, c'est-à-dire le Christ, parce qu'un grand malade gisait sur la terre [7]. Nous pouvons donc appliquer à son avènement le texte proposé : « *Le remède à tout, c'est la venue rapide d'une nuée* », dans lequel sont évoqués quatre éléments qui conviennent à notre guérison telle qu'elle fut réalisée par l'Incarnation [8].

Le mot « *remède* » évoque le remède proportionné à notre maladie et indique la cause efficiente de notre guérison. Le mot « *tout* » en évoque la cause matérielle, qui est universelle. « *Rapide* » indique, quant au mode de notre guérison, un élément temporel, et se rapporte à la

4. Ps. XXXIX, 14.
5. *Sermo III de Adventu Domini*, n. 4; *P. L.*, t. 183, col. 45.
6. Cf. Luc, X, 30.
7. *Sermo LXXXVII*, n. 13; *P. L.*, t. 38, col. 537, et *Sermo LXXX*, n. 4; *P. L.*, t. 38, col. 496.
8. Sur le caractère traditionnel de cette image, voir *La Vie Spirituelle*, t. LIII, n. 2 (novembre 1937), pp. 140-141.

cause formelle. « *La nuée* » y ajoute un élément figuratif, et se rapporte à la cause finale.

Évoquons d'abord le « *remède* » proportionné au mal à guérir. Ce remède fut préfiguré dans l'Ancien Testement, révélé de l'Incarnation à la Passion, rendu efficace et effectif à partir de la Passion. Le genre humain était tellement infecté de péché que de la plante de ses pieds jusqu'à sa tête il n'y avait plus en lui de santé [9]. C'est alors que le Fils de Dieu apporta avec lui l'onguent proportionné à notre infirmité dans le vase de notre mortalité. Et cet onguent n'est autre que le Christ lui-même, dont le nom signifie « oint ». La matière de cet onguent guérisseur fut récoltée dans le sein de la Vierge comme dans un jardin, elle fut confectionnée, comme par un pharmacien, par le Saint-Esprit qui forma l'humanité du Christ et l'unit à la personne divine du Verbe. Mais pour que la vertu de cet onguent se répandît sur tous les hommes, il fut broyé et trituré sur la Croix comme dans un mortier. Si bien qu'on peut appliquer à tout ceci ce texte du Cantique : « Onguent » récolté et confectionné lors de l'Incarnation, « répandu » par la Passion, « les adolescentes », c'est-à-dire les âmes saintes et dévotes « t'ont aimé [10] » par-dessus tout, toi qui es non seulement remède, mais médecin, selon saint Augustin : « Un grand médecin est descendu du ciel... »

Quant à la cause matérielle de notre guérison, elle est universelle, et c'est ce qu'indique le mot : « *tout* ». Le remède n'est pas guérisseur d'un seul homme, car auprès de Dieu il n'y a pas acception de personnes [11]; il n'est pas guérisseur d'une seule nation, car auprès de Dieu il n'y a plus de juif ni de gentil [12], mais une même sagesse qui prend soin de tous [13]. Ce n'est pas ainsi que

9. Cf. Is., I, 6.
10. *Cant.*, I, 2.
11. Rom., II, 11; Col., III, 5.
12. Rom., X, 12.
13. Sap., VI, 8.

sont les autres médecins, qui entreprennent seulement de soigner les riches, mais selon ce qui est dit au livre de la Sagesse : « Vraiment il n'y a pas d'autre Dieu que vous, qui prenez soin de tous[14] », et encore : « Par votre sagesse, Seigneur, vous avez guéri tous ceux qui vous ont plu[15]. » De même ce remède n'est pas guérisseur d'une seule maladie, mais de tous les maux. Il n'est pas comme les autres médecins qui, guérissant une maladie, en introduisent une autre, ou qui guérissent l'une sans guérir l'autre. Le Christ, lui, guérit de tout le mal du péché.

Qu'il devait être le médecin des âmes, et qu'il guérirait de *tout* le mal du péché, c'est ce qui a été indiqué lors de sa naissance. Car, en l'Évangile de saint Luc, il est dit aux pasteurs : « Vous trouverez un enfant », pour nous guérir du mal de l'orgueil et de la superbe par l'exemple de sa profonde humilité, « enveloppé de langes », pour guérir le mal de la cupidité et de l'avarice par l'exemple de sa pauvreté volontaire et extrême, « couché dans une mangeoire[16] », pour guérir le mal de la sensualité et de la luxure par l'exemple de sa pénitence et de son austérité. En effet, tous les vices se réduisent à ces trois-là, et ainsi il guérit de tout le mal du péché, et c'est de lui qu'il est dit dans le psaume : « Il guérit toutes vos maladies[17] », et au livre de la Sagesse : « Ce n'est ni une herbe, ni un cataplasme qui les a guéris, Seigneur, mais votre Verbe tout-puissant qui guérit tout[18]. »

Notons, en effet, que de même qu'il a guéri dans le corps des hommes sept maladies corporelles, ainsi il a guéri les sept maladies spirituelles qu'elles représen-

14. *Ibid.*
15. Sap., IX, 18.
16. Luc, II, 12.
17. Ps. CII, 3.
18. Sap., XVI, 12.

taient. Il a guéri le fils mourant d'un officier[19], lequel représente les orgueilleux, dont chacun se croit officier. Il a guéri des aveugles[20] qui désignent les envieux, lesquels ne peuvent supporter la vue du bien des autres. Il a guéri des possédés du démon[21], qui désignent les hommes en proie à la colère. Il a guéri le fils du centurion, paralytique et gisant dans son lit[22], qui représente les négligents et les paresseux. Il a guéri la main desséchée et refermée[23], qui désigne les avares. Il a guéri l'hydropique[24] dont l'haleine fétide désigne les gourmands. Il a guéri l'hémorroïsse[25], qui désigne le luxurieux.

Il est encore le remède « *à tout* » parce qu'il ne l'est pas seulement pour une partie de l'homme, mais pour tout l'homme, corps et âme. Il guérit le corps de la nécessité de mourir et de souffrir, et l'âme de la possibilité de pécher, et s'il ne le fait pas complètement en cette vie, du moins le fera-t-il dans la vie future : il guérit tout l'homme le jour du sabbat[26], c'est-à-dire au septième âge du monde, qui sera le sabbat du repos dans l'éternelle béatitude, loin de toutes les tentations et de toutes les souffrances. Alors toute infirmité sera enlevée au corps : l'obscurité sera levée par le don de clarté, la lourdeur par le don d'agilité, la résistance du lien et du corps par le don de subtilité, le besoin de nourriture et de boisson par le don d'impassibilité. Pour ce qui est de l'âme, l'obscurité de la connaissance sera levée dans l'intelligence par la claire vision; dans l'appétit concupiscible, la tiédeur et la torpeur de l'amour seront levées

19. Joan., IV, 46.
20. Matth., XXI, 14.
21. Marc, V, 15.
22. Luc, VII, 2.
23. Matth., XII, 10.
24. Luc, XIV, 2.
25. Luc, VIII, 43-44.
26. Allusion à Luc, XIV, 2-6.

par une ardente charité; dans l'appétit irascible, la crainte de perdre Dieu sera levée par une adhésion ferme et définitive.

De même encore ce remède contient « *tout* » ce qui est nécessaire à notre guérison. Les autres médecins prescrivent à leur malade la diète, ils provoquent des suées, ils font prendre des potions amères, ils ordonnent des saignées ; mais eux-mêmes ne jeûnent ni ne transpirent, ils ne prennent pas de potions amères et ne subissent pas la saignée. Le Christ, lui, a pris sur lui tout le traitement que le médecin prescrit au malade pour le guérir : il s'est déplacé pour venir à nous lors de l'Incarnation, il a enduré pour nous la diète lors de son jeûne de quarante jours [27]; il a transpiré pour nous, la veille de sa Passion, non de l'eau, mais du sang [28]; il s'est laissé saigner quand son côté fut ouvert [29], il fut alors saigné non au bras, mais en son côté droit, non pas n'importe où, mais en son cœur, non avec une lancette, mais avec une lance, non de main de maître, mais d'une main aveugle [30].

En troisième lieu, notre texte évoque un élément temporel : la « *rapidité* ». Si violente était notre oppression de la part du diable et si grande était l'infirmité du genre humain que la médecine et le médecin ne pouvaient ni ne devaient être différés. C'est pourquoi le besoin où nous étions l'a forcé de venir en hâte. Il est dit, en Isaïe, de la personne de l'Emmanuel qui devait naître de la Vierge : « Appelle son nom : Hâte-toi » de t'approcher de nous par l'Incarnation, « enlève les dépouilles » en libérant par ta Passion ceux qui sont vio-

27. Matth., IV, 2.

28. Luc, XXII, 44.

29. Joan., XIX, 34.

30. Cette comparaison du Christ avec les médecins était chère au Moyen-Age. Voir par exemple le sermon attribué à Yves de Chartres, *P. L.*, t. 39, col. 2200-2204.

lemment détenus par le diable, « hâte-toi d'emporter le butin [31] », ce qu'il fit par son Ascension quand, montant aux cieux, il emmena ceux qui étaient captifs [32].

Le Christ fut encore contraint de venir « *rapidement* » par les entrailles de sa miséricorde [33]. Au livre de la Genèse, il est raconté que quand Joseph eût reconnu ses frères, alors qu'il n'était pas encore reconnu par eux, et qu'il les vit dans l'angoisse, ses entrailles furent émues et il se hâta de se manifester à eux [34]. Or ce n'est pas Joseph, mais Jésus, qui est le Sauveur du monde. Jésus aussi, reconnaissant les hommes, ne fut pas reconnu par eux. « Il vint chez lui et les siens ne l'ont pas reçu [35]. » Et quand il vit les hommes gémissants dans l'angoisse sous le poids de la servitude du diable, les entrailles de sa miséricorde furent émues, « dans lesquelles est venu nous visiter le soleil qui se lève dans les hauteurs [36] ».

Enfin notre texte évoque un élément figuratif : « *la nuée* » signifie l'Incarnation, car à la façon d'un nuage elle a tempéré pour nous l'ardeur de l'offense faite à Dieu, et elle nous a rendu visible le Dieu invisible sous la lampe et le nuage de l'humanité. « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire [37] », « comme une étoile au milieu d'un nuage [38] », dit l'Ecclésiastique. Et l'Église chante : « Voici que je vois la puissance de Dieu venant à nous », ce qui se rapporte à sa divinité, « et un nuage couvrant toute la terre », ce qui se rapporte à son humanité. « Allez au-

31. Is., VIII, 3.
32. Éphés., IV, 8.
33. Luc, I, 78.
34. Gen., XLIII, 30.
35. Joan., I, 11.
36. Luc, I, 78.
37. Joan., I, 14.
38. Eccli., I, 6.

devant de lui [39] » : ce que le Fils béni de Dieu daigne nous concéder dès maintenant par sa grâce et plus tard par sa gloire, lui qui vit et règne dans tous les siècles.

Clervaux.

Dom Jean Leclercq, O. S. B.

39. Répons des matines du premier dimanche de l'Avent.

Notre Enquête

Modalités et conditions pratiques de la collaboration entre paroisses et mouvement spécialisés *

La conciliation pratique entre les deux parties mises en présence : paroisses d'un côté et mouvements spécialisés de l'autre, ne doit plus présenter de difficultés, une fois admis de part et d'autre les enseignements les plus traditionnels de l'Église touchant l'apostolat, et adaptés par elle aux conditions du temps présent.

La logique de la doctrine et la logique de la vie ont déjà atténué bien des heurts, supprimé bien des gênes depuis le lancement de l'enquête en 1935.

Nous croyons cependant utile de signaler aux divers partenaires de ces débats, les appels qui leur sont faits pour réaliser au plus tôt la plus grande union, les indications qui leur sont fournies pour les aider. Il s'agit donc ici de suggestions encore timides plutôt que de fermes conclusions.

Suggestions au sujet des organismes nationaux des mouvements spécialisés; suggestions au sujet des organismes directeurs au plan diocésain; suggestions au sujet des archiprêtrés, des doyennés, des secteurs et des paroisses, seront les trois chapitres de cette dernière partie. Ces suggestions en appelleront d'autres plus générales, touchant la formation cléricale et l'organisation de la vie sacerdotale.

Nous espérons que personne ne verra dans ces suggestions des attaques contre qui que ce soit : ayant tous le désir du bien, nous devons nous aider à le bien voir afin de le bien accomplir.

Suggestions au sujet des mouvements nationaux

Une particularité importante du nouvel apostolat est que ses mots d'ordre, ses méthodes, ses moyens d'action sont

* Voir *La Vie Spirituelle* d'octobre et novembre 1938.

décidés nationalement. Une presse hebdomadaire ou mensuelle, pour la masse, pour les militants, pour les aumôniers, transmet des plans d'étude, des programmes d'action, réclame une discipline que les diocèses ne pourront pas, de fait, contredire. Des séries d'ouvrages donnent de façon permanente les directives de l'action. Des congrès régionaux, nationaux sinon internationaux, raniment l'ardeur conquérante des meilleurs, et engagent à fond les hésitants. Les mouvements spécialisés exercent de la sorte leur emprise jusqu'aux moindres villages de France. On mesure par là la responsabilité de leurs dirigeants nationaux.

Le mouvement spécialisé doit adapter parfaitement ses méthodes au milieu qu'il vise.

Sauf un miracle, les mouvements spécialisés ne peuvent s'adapter qu'après une certaine expérience. Chaque milieu ne prend pleinement conscience de lui-même, de ses aspirations, de ses besoins, de ses potentialités que par une série d'essais, dont certains peuvent être malheureux. Ces essais sont indispensables, et la paroisse aurait tort qui maugréerait contre l'inadaptation des méthodes de certains mouvements à sa propre situation ou à la situation de sa région.

Après le succès des méthodes jocistes, les mouvements frères ont commencé par les transposer trop littéralement à leur milieu. C'était inévitable, mais à mesure que chaque mouvement étreindra davantage son milieu, les méthodes s'assoupliront, répondront plus exactement aux tempéraments, aux coutumes, aux virtualités, à tous les particularismes des ruraux, des marins, des étudiants ou des jeunes des classes moyennes.

Le mouvement spécialisé doit éviter à tout prix la mécanisation; il ne doit jamais enchaîner l'Esprit

Si les mouvements spécialisés en arrivaient à trop mettre l'accent sur la rigidité de leurs méthodes, la rigueur de leur discipline, l'encadrement de leurs troupes, l'automatisme de leurs formules, sans respecter les bourgeonne-

ments de la vie, sans utiliser les spontanéités naturelles, sans laisser de liberté à l'esprit, leur beau départ ne nous aurait donné que des illusions.

Plus un mouvement est vaste, plus il doit compter sur l'esprit, seul en définitive conquérant et unifiant. La machine administrative, absolument nécessaire, n'est qu'une servante. Dès qu'elle devient maîtresse, ceux qu'elle enchaînait se délivrent. Or, il est inévitable qu'un organisme national devienne, en son centre, bureaucratique, que les réalités y soient masquées par le papier, que les valeurs premières y apparaissent le nombre, l'activité, la ponctualité. Chacun de nos mouvements spécialisés aura à se défendre constamment de l'empiètement administratif, et d'autant plus qu'il connaîtra plus de succès, réunira plus d'adhérents, groupera plus de services.

L'administration craint l'idée. Elle aime les plans uniformes, les réalisations standardisées, les sous-ordres sans capacité d'invention, ce qui se nombre, ce qui s'additionne, et ce qui rend. Elle est peu disposée à la patience, elle se contente de quelques schémas ayant réussi ici ou là; elle généralise avant l'expérience, édicte avant les contradictions, impose souverainement sans tenir compte de l'extrême complexité des circonstances, sans faire confiance à l'esprit.

A dire vrai, l'esprit d'un mouvement s'enrichit sans cesse, quand au lieu de s'étioler dans la lettre, le formalisme et la mécanique, il accueille avidement les conclusions des expériences locales ou régionales, les trouvailles faites au jour le jour par ceux qui labourent humblement et que conduit la même lumière. Dans un mouvement d'action catholique, l'esprit qui le meut est la participation de l'Esprit qui meut toutes choses, et qui construit la plus grande Église en se révélant aux petits.

Que le noyau de penseurs et d'animateurs désintéressés qui sont l'âme vraie des mouvements ait avant tout la préoccupation de répandre l'esprit, l'idée claire et vigoureuse qui se saisit des adhérents par le plus élevé d'eux-mêmes, qui progresse d'elle-même en eux dès qu'elle y a trouvé asile, qui se multiplie à l'infini sans jamais s'appauvrir, qui renaît en chacun aussi spontanée, aussi jeune, aussi éclairante qu'à son premier jaillissement, qui s'adapte à toutes les différences, à toutes les difficultés, qui se com-

munique de proche en proche en unissant plus que ne le font la parenté ou l'intérêt [1].

Un mouvement conquérant; ce n'est qu'une idée qui chemine en unissant.

Le mouvement spécialisé doit se fixer des objectifs « dynamiseurs » correspondant à sa spécialité et créer une mystique conquérante qui rejoigne la mystique des mouvements parallèles.

J'ai été frappé par une phrase de Kautsky [2]. « Il n'y a rien de moins pratique que l'idée — en apparence si pleine de politique réaliste —, que le mouvement est tout et que le but n'est rien. » Pour aboutir, nos mouvements doivent se fixer des buts « dynamiseurs », qui entraînent leurs troupes avec élan vers un idéal attrayant et réalisable. Le mouvement doit être utile et trouver dans son utilité même le motif de sa vigueur et la garantie de son efficacité.

On a trop souvent exploité l'ardeur des jeunes par de vains enthousiasmes; si cette génération est déçue, comme le furent ses devancières, après tant d'excès de verbiages, de bannières et de trompettes, qui n'aboutirent pas à faire vivre, on se demande ce que deviendra le christianisme de l'Europe occidentale. Nous payons trop cher de multiples échecs pour avoir le droit de les recommencer. Foch nous apprend à regarder toute bataille comme une « attaque décisive ». Nous avons jusqu'ici trop facilement cru qu'une série d'engagements sans lien et sans envergure assurerait le triomphe de l'Église. Démarrés sans réalisme, cheminant sans mystique, mollement conduits, agissant sans ensemble, nos mouvements spécialisés feraient à leur tour « long feu », comme on dit en artillerie. La bataille qui se livre contre le matérialisme bourgeois et le matérialisme marxiste est décisive : pour y vaincre, chaque mouvement doit

1. Cf. les paraboles sur le royaume de Dieu; le grain qui pousse sans qu'on y mette la main (Marc, IV, 26-29); le grain de sénevé (Luc, XIII, 18-19; Marc, IV, 30-32; Matth., XIII, 31-32); le levain (Luc, XIII, 20-21; Matth., XIII, 33).

2. Introduction au *Capital* de Karl Marx. Édition française du *Capital*, chez Costes. T. Ier, p. LX.

se présenter avec toute sa masse, mais instruite, disciplinée, et tendue vers le succès jusqu'à l'héroïsme. Chaque mouvement doit se sentir en pleine communion d'action avec les autres mouvements, pour que le mouvement total soit concordant et irrésistible.

Pour cela, les objectifs de chacun des mouvements doivent à la fois être très spécialisés et universels : les objectifs de la J. O. C. doivent être les objectifs qui conviennent à la classe ouvrière, mais en vue de tout le bien de la totale humanité. (Le communisme n'est conquérant que par cette double perspective.) Les objectifs de la J. A. C. doivent être les objectifs correspondant aux besoins spéciaux de la paysannerie, mais dans la perspective encore du bien commun humain. Et ainsi des autres.

Rien ne sera fait si l'on n'a lancé que des mouvements divergents; et les mouvements se ralentiront jusqu'à l'arrêt si chacun ne s'accélère à la fois par la mise en œuvre des forces spéciales de ses participants et par l'attrait d'une cause universelle, le vrai catholicisme de notre temps.

De ce point de vue, l'on peut dire que chacun des mouvements spécialisés, même le plus parfait d'entre eux, la J. O. C., a encore à prendre pleinement conscience de sa mission.

Suggestions au sujet des organismes directeurs au plan diocésain

Pour les mouvements nationaux, la décentralisation régionale demandée par les diocèses est un bien. Leur force sera d'autant plus grande que leur activité sera mieux adaptée aux situations, que l'esprit multipliant ses centres demi-autonomes de jaillissement et de rayonnement sera en plus de points « à l'état naissant ». L'action régionale des mouvements nationaux se trouve ainsi placée sous le contrôle de la direction des œuvres.

La notion même de « direction des œuvres » est, de multiples points de vue, équivoque.

Nées de la nécessité de centraliser les œuvres qui précédèrent l'Action catholique, les directions d'œuvres ré-

pondent à un besoin absolu de l'apostolat moderne. Un à un, tous les diocèses y sont venus.

Cette étiquette imprécise était commode. Tout peut se caser dans les œuvres; par contre, on peut toujours trouver un motif pour faire exception en faveur de telle œuvre, et l'arracher à la direction des œuvres.

Selon le cas, le gros morceau des œuvres sera constitué par les œuvres de piété, ou par les œuvres de jeunesse, avec, au premier plan, patronages et parfois scoutisme, ou par les grandes ligues de groupements des hommes et des femmes, ou par l'organisation des pèlerinages. Avec cela, tout ce qui touche à l'assistance et au service social, tout ce qui touche à l'action professionnelle, tous les mouvements spécialisés. Ajoutons la radio, le cinéma, les loisirs, parfois la presse. Combinons quatre à quatre, ou amalgamons par paquets ces divers éléments, et nous aurons à peine caricaturé les directions d'œuvres. Constituées peu à peu, selon les besoins apparaissant au jour le jour, elles sont devenues l'accolade élégante qui permet d'attribuer tous les hors-d'œuvre de l'apostolat à un responsable. Leur rôle, leur importance, leurs pouvoirs varient à l'infini d'un diocèse à l'autre.

Aussi, quel travail pour le philosophe cherchant à définir la direction des œuvres par le genre prochain et la différence spécifique! En gros, la direction des œuvres apparaît comme un carrefour entre les œuvres des paroisses et l'évêché, entre les sections locales des œuvres et mouvements et leurs centrales nationales, un carrefour où l'on a établi un téléphone et des bureaux, une sorte de Poste. On y distribue aux paroisses et aux sections, en les adaptant ou non, les directives nationales; on y prépare le lancement des œuvres nouvelles; on y prend, sous l'autorité de l'évêque, les initiatives de défense ou de conquête.

Beaucoup de travail s'y fait, souvent avec un courage héroïque; décriés par les uns, incompris des autres, toujours débordés, les équipiers de cette centrale diocésaine gardent par miracle leur bonne humeur, conscients de l'importance de leurs efforts et sachant qu'ils préparent les voies à des organismes définitifs auxquels, un jour ou l'autre, le droit canon fera peut-être leur place officielle, comme aux paroisses.

Pour le moment, les directions d'œuvres gonflent les

curies épiscopales : elles sont de plus en plus exigeantes; il est bien rare qu'elles occupent moins de trois prêtres dans les diocèses les moins « avancés » ; dans les cas les plus favorables, elles occupent facilement, en tenant compte des chargés de secteur, une dizaine, une douzaine de confrères « libérés » ou « mi-libérés ».

Cette « libération » de prêtres n'est pas une nouveauté. Que de prêtres sont depuis longtemps « libérés » pour l'enseignement supérieur, l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire, l'enseignement technique, le service des soldats, les missions et prédications ! Aux missionnaires diocésains destinés à la prédication courante, on ne fait somme toute qu'ajouter des missionnaires destinés à la prédication spécialisée.

N'y aurait-il pas avantage à définir, avec plus de précision et d'une façon uniforme, les fonctions et les pouvoirs des directions d'œuvres ?

L'état-major épiscopal comprenait essentiellement, avant la transformation en cours de l'apostolat, des vicaires généraux et des secrétaires.

Les fonctions de cet état-major étaient principalement la liaison avec les paroisses et avec les congrégations romaines : ils répondaient donc avec exactitude aux besoins d'un apostolat basé presque exclusivement sur le ministère strictement paroissial. D'où la présence des vicaires généraux, archidiacres, au conseil de l'évêque et leur consultation pour les nominations dans le clergé.

Avec l'organisation poussée de l'enseignement libre, aux degrés primaire et secondaire, apparurent les inspecteurs diocésains de l'enseignement. Pèlerinages et œuvres pieuses étaient confiés à des personnalités ecclésiastiques marquantes de la ville épiscopale, sans les occuper exclusivement.

La création des directions d'œuvres double, triple l'état-major épiscopal. La doctrine d'état-major, très simple, appliquée jusqu'ici, ne suffit plus désormais. Les services nouveaux doivent, pour atteindre les objectifs, recevoir une organisation rationnelle, à l'imitation des états-majors militaires, les mieux organisés qui soient.

On en arrive de la sorte à envisager une définition pré-

cise des directions d'œuvres, de leurs attributions et pouvoirs, de leur organisation interne, de leurs moyens d'action.

Pour ne citer qu'un exemple, que de difficultés entre paroisses et mouvements spécialisés disparaîtront lorsque se généralisera cette pratique de certains diocèses de ne pas procéder aux nominations sans que la direction des œuvres soit entendue.

Ne faudrait-il pas envisager une école préparatoire aux charges diverses assumées par les directions d'œuvres ?

Dans notre témérité d'anticipations, ne nous faut-il pas entrevoir le jour prochain où tous les équipiers des directions d'œuvres feront un stage dans une école préparatoire à leurs fonctions, qui exigent, avec le savoir théologique et la large culture, un complément de stratégie et de tactique d'apostolat moderne, un apprentissage de la direction des bureaux et de la conduite des hommes et des entreprises ? L'apostolat catholique n'est sans doute pas une affaire, au sens courant du mot ; il est cependant une « entreprise », et ceux qui s'y emploient aux postes directoriaux doivent avoir les vertus pratiques des hommes d'affaires et des chefs d'entreprise.

« La réalité du champ de bataille, disait Foch, c'est qu'on n'y improvise pas. Pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien. »

Il est indispensable que les aumôniers fédéraux soient vraiment « spécialisés ».

L'agent de la direction des œuvres, en ce qui concerne chaque mouvement spécialisé et son entrée dans les paroisses, c'est l'aumônier de « fédé ». Il bénéficie, par sa fonction, de tout le prestige de la direction des œuvres, et quelque peu du prestige de l'évêché.

Point important : si le mouvement est « spécialisé », l'aumônier doit l'être aussi. L'autorité que l'on tient de sa seule charge peut être vigoureuse sans pour cela être efficace. L'aumônier fédéral n'exercera d'action profonde que s'il possède parfaitement l'esprit de son mouvement, s'il en connaît dans ses détails le mécanisme, s'il a du

milieu à conquérir et du contexte total de sa vie une science précise. Il est bien difficile d'être un véritable aumônier de fédération jociste sans avoir fréquenté assidûment le monde ouvrier, sans avoir analysé dans ses détails la situation économique de la région où l'on opère; de même pour un aumônier jaciste ou de jeunes marins. Les aumôniers fédéraux jéciste ou jiciste devront s'éclairer sur la mentalité, les préjugés, les ambitions de la grande et de la petite bourgeoisie.

Cette compétence sera encore plus nécessaire dans l'action près des mouvements spécialisés d'adultes. On n'a d'action profonde sur un milieu qu'en témoignant dans chacun de ses jugements de la connaissance exacte des conditions de sa vie. L'échec trop courant du clergé près des hommes tient à son ignorance des réalités dont ils vivent.

Qu'ils aient une solide formation théologique.

Mais la connaisance psychologique d'un milieu et de son contexte économico-technique ne saurait dispenser d'une connaissance synthétique de la théologie. Il n'est point de formules nationales si parfaites qu'on puisse les utiliser sans discernement; il n'est point de manuel si détaillé que tout y soit prévu. Chaque jour l'on doit, devant des faits nouveaux et imprévus, prendre des décisions, exprimer des jugements, indiquer des orientations. Nul ne le fera sans danger qui n'ait atteint, non seulement la science juxtaposée des thèses dogmatiques et des recettes morales, mais la sagesse qui couronne l'étude prolongée de la théologie au contact de l'Écriture Sainte et de la vie.

Qu'ils forment profondément aumôniers de secteur et de section.

Dès que les aumôniers fédéraux auront acquis « spécialisation » et « sagesse », ils seront capables de remplir leur rôle le plus important : la formation de leurs aumôniers de section Par chacune de leurs visites, chacune de leurs lettres, chacune de leurs interventions, ils communiqueront à leurs confrères l'esprit et les méthodes de l'apostolat spécialisé. Ils pourront aussi, en organisant des retraites ou même des récollections mensuelles pour aumôniers,

en convoquant des confrères à des sessions d'initiation à l'apostolat moderne, pratiquées déjà avec succès en divers diocèses, remonter chez leurs collaborateurs ecclésiastiques les ressorts profonds de l'action. Le clergé est avide qu'on lui dise où en est le monde, les déficiences de sa structure, les facilités de sa conquête par un apostolat réaliste prolongeant la théologie, faisant écho à l'Évangile.

Qu'enfin directeurs d'œuvres et aumôniers fédéraux aient le sens des opportunités de l'action et de l'économie des forces.

Directeurs d'œuvres et aumôniers de fédération doivent se garder de l'empressement. Agir à tout prix sans tenir assez compte des circonstances, c'est bien souvent agir à contretemps. Il faut pratiquer vertu de patience et vertu de longanimité, compagnes inséparables de la prudence. Au lieu de « brusquer » un confrère entêté ou mal informé, il vaut mieux le conquérir; au lieu de lancer le mouvement quand on manque de militants, il vaut mieux attendre.

L'action à grande portée a ses lois, bien mises en lumière dans la morale de saint Thomas, dans les traités de la science militaire [3], dans les ouvrages modernes sur l'administration rationnelle [4]. Le principe militaire de l'économie des forces, par exemple, est d'application en tout genre d'activité.

Suggestions au sujet des archiprêtrés, des doyennés, des secteurs et des paroisses

De palier en palier, nous voici revenus à la paroisse. Certains ont peut-être été étonnés que nous nous soyons tant attardés à la recherche des principes et au perfectionnement des états-majors. Sans ces données, notre travail eût été vain. On ne résout les problèmes les plus immédiatement pratiques que par le recours à la doctrine; on n'a-

3. Nous conseillons surtout Foch : *Des principes de la guerre*, et même *La manœuvre pour la bataille*; et Lyautey : *Lettres du Tonkin et de Madagascar*.

4. Par exemple les livres de Fayol ou de Wilbois et Wanuxem.

bolit les crises qu'en agissant sur leurs causes lointaines. La « gêne » entre paroisses et mouvements spécialisés ne se résorbera qu'en en supprimant les raisons, pauvreté du regard de foi, déficiences des institutions, erreurs des hommes

Au point où nous en sommes, il n'y a plus d'obstacles au plein accord que dans l'opposition possible des travailleurs apostoliques à pied d'œuvre sur le terrain paroissial : curés et aumôniers de section ou de secteur. Nos correspondants se sont abondamment étendus sur les formes multiples de cette opposition et sur les moyens de conciliation. Nous essayerons de mettre en relief l'essentiel de leurs indications.

Cas d'une paroisse omnium.

Le terme de paroisse *omnium* est choisi par comparaison au port *omnium*. On appelle ainsi un port où se rencontrent toutes les formes de l'activité maritime. Prenons Boulogne : port de petite pêche, de pêche hauturière industrielle et de grande pêche, port de passagers, port de marchandises importées et exportées, port fluvial. Boulogne est un port *omnium*.

Prenons Cancale, paroisse de 6000 habitants à peine. Un curé, quatre vicaires. Supposons que l'un des vicaires soit chargé des œuvres maritimes, un autre des œuvres rurales, un troisième des œuvres générales de jeunes filles et de femmes, un quatrième du patronage et des œuvres non spécialisées. Cancale nous apparaît comme une paroisse pouvant organiser seule son réseau d'œuvres, et éventuellement de sections spécialisées. Cancale est normalement une paroisse *omnium*.

Dans une paroisse *omnium*, l'idéal est que les sections des mouvements spécialisés soient paroissiales, chacun des vicaires, ou le curé s'il est encore très près des jeunes, recevant attribution d'un milieu, selon ses aptitudes. Bien entendu, il est tenu compte de cette organisation dans les nominations, et ne pas charger cette paroisse de vicaires impropres à la spécialisation ou notoirement contre-indiqués pour le milieu qui leur sera confié.

Les paroisses *omnium* se rencontrent surtout dans les régions à clergé nombreux. Dans ce cas, presque toutes

les paroisses importantes, munies d'au moins trois vicaires, sont susceptibles de constituer des paroisses *omnium*, pourvu que les vicaires aient suffisamment d'aptitudes à l'apostolat spécialisé. Les petites villes à paroisse unique, seront des paroisses *omnium*. Dans les régions moins riches en prêtres, les grandes paroisses des grandes villes ou les paroisses à milieu unique ou très largement prédominant, seront aussi des paroisses *omnium*, où les sections des mouvements spécialisés seront paroissiales.

Dans la paroisse *omnium*, la section spécialisée intègre l'apostolat paroissial total. Elle se rattache au curé par un vicaire qui lui est directement subordonné. Le curé peut intervenir facilement près du vicaire pour que l'action de la section s'accorde avec l'ensemble de la vie paroissiale. Les conflits ne pourraient venir que d'un excès d'interventions d'un curé trop autoritaire ou tatillon; ou des excentricités d'un vicaire mal formé. Normalement, l'on doit s'entendre, si le curé a le sens du bien de sa paroisse, et si le vicaire n'est pas un fat.

Que des difficultés surgissent entre mouvements spécialisés, ou entre sections et œuvres, il appartient au curé de trancher le débat, après en avoir ou non, selon les cas, conféré avec les aumôniers de fédération.

Un point noir : l'éternelle question d'argent.

Une difficulté assez fréquente, même dans des cas exceptionnellement favorables, et que nous retrouverions dans chacune de nos catégories paroissiales, viendra de l'inévitable question d'argent. Sans doute, le mouvement spécialisé doit se subvenir à lui-même. Financé, gratuit, il perdrait sa force généreuse; c'est par eux-mêmes et entre eux que ses membres doivent trouver les ressources nécessaires à la vie du mouvement. Tel est l'idéal. Les sections urbaines s'en rapprochent souvent; les sections rurales beaucoup plus rarement. Dans cinq ou six ans, quand l'éducation du milieu sera faite, la situation sera peut-être différente. En attendant, pour beaucoup d'aumôniers, la question financière pose souvent de durs problèmes. Il ne manque pas de curés qui le comprennent. Plusieurs cependant ne voient pas que l'apostolat spécialisé du vicaire est encore leur apostolat, dont bénéficie la paroisse. Ils feront pour l'em-

bellissement ou le confort de leur église ou du presbytère des dépenses considérables ; ils s'imposeront de lourdes charges pour les patronages, les colonies de vacances; ils feront venir à leurs frais des prédicateurs en renom pour les stations de carême ou d'avent, les jubilés, les missions, les retraites paroissiales, les grandes fêtes, ou pour les œuvres dont ils ont assumé personnellement la charge. Ils laisseront le vicaire chargé du mouvement spécialisé se débrouiller comme il pourra.

Je sais que beaucoup de paroisses ne sont pas riches. Que par un aménagement judicieux de leur budget, elles fassent du moins aux mouvements spécialisés l'aumône du pauvre. Et s'il est des paroisses riches, qu'elles pensent à l'importance capitale de la réussite générale de l'apostolat spécialisé et qu'elles abandonnent volontiers de leur superflu.

Cas des paroisses urbaines à clergé réduit.

Cas désormais fréquent. Tout en préconisant dans la mesure du possible les sections paroissiales, il peut être expédient de leur préférer des sections interparoissiales.

Soit une ville de 15.000 habitants. Deux paroisses, l'une plus commerçante et plus bourgeoise, l'autre plus ouvrière. Un seul vicaire dans chaque paroisse, avec des curés plutôt âgés. L'unique vicaire de la paroisse mi-bourgeoise aura assez à faire pour faire rendre sa section de J. I. C. S'il veut fonder une section jociste, squelettique, il risque de la condamner à vivoter. Son collègue de la paroisse ouvrière accueillera volontiers ses jeunes ouvriers; et qu'il veuille bien accepter à sa section jiciste les jeunes de la paroisse voisine appartenant aux classes moyennes.

Les deux curés ont l'un et l'autre tout intérêt — je parle intérêt apostolique — à admettre de bonne grâce cette solution.

Il en sera de même d'une paroisse n'ayant qu'un vicaire de petite santé, incapable de consacrer ses soirées aux jeunes de la paroisse, et voisine d'une paroisse où deux vicaires pleins de force et entraînant des sections jocistes et jécistes vigoureuses recevraient avec joie les jeunes d'à côté, moins favorisés.

Les susceptibilités de clocher ne sont pas de mise quand il s'agit de la construction de l'Église vivante.

Cas de la paroisse rurale, à vicaire ou à curé jeune.

Dans la paroisse rurale, le milieu est nettement défini. Les quelques artisans et commerçants de demain sont encore des ruraux. La J. A C. est le seul mouvement à envisager. C'est alors pour le clergé paroissial un devoir de se rendre capable de bien « assister » une section jaciste par l'étude des problèmes de la vie agricole et de la technique jaciste.

Dans la paroisse rurale, à curé âgé sans vicaire, ne se sentant plus assez près des jeunes pour les entraîner, la solution est évidemment l'orientation de ses jeunes vers les sections des paroisses voisines.

Cas de plusieurs paroisses rurales desservies par un seul prêtre.

Quand plusieurs paroisses rurales sont desservies par un seul prêtre, et c'est le cas normal pour une grande partie des campagnes françaises, ce prêtre cherchera à mettre sur pied une section interparoissiale. Il y consacrera tous ses soins, essayant de former dans chaque paroisse un noyau de militants instruits et décidés. Cependant si telle de ses paroisses, éloignée de sa paroisse de séjour, se trouve très rapprochée d'une paroisse ou fonctionne une bonne section, il n'hésitera pas à diriger ses jeunes vers cette section.

Cas d'un groupe de paroisses rurales desservies par une communauté sacerdotale.

La spécialisation est grandement facilitée quand il s'agit d'un groupe de paroisses desservies par une communauté sacerdotale. Nous retrouvons la formule des paroisses *omnium*. Chaque confrère recevra, selon ses dispositions et ses goûts, une spécialité : celui-ci s'occupera de la J. A. C. dans tout le secteur, laissant à tel autre la J. A. C. F et à un troisième les jeunes ouvriers employés dans les fabriques, les ateliers, les carrières....

Cas d'un groupe de paroisses rurales à clergé réduit.

Il arrive que des régions soient plus riches en clergé,

sans avoir cependant assez de prêtres pour que chaque paroisse se débrouille seule. Souvent, les paroisses sont confiées à des prêtres âgés ou impotents qui assurent fort bien le culte et l'administration des sacrements sans être capables de lancer et de travailler une section.

La seule solution est la constitution d'un secteur, dans lequel des prêtres spécialisés et recevant autorité (aumôniers de secteur) auront mandat d'assister une section interparoissiale ou plusieurs sections paroissiales.

Ces aumôniers de secteur pourront être des curés, des vicaires, ou des « libérés ».

Précision de l'idée du secteur.

Nous en arrivons ainsi à la notion de secteur. Dès que l'on sort de la paroisse *omnium*, le secteur s'impose dans la plupart des cas. La plupart des réponses se rencontrent ici spontanément.

L'un des grands avantages de cette formule est sa souplesse; elle s'adapte à des situations extrêmement variées; elle vaut pour les petites villes à plusieurs paroisses, pour les grandes agglomérations, pour les campagnes. Le secteur n'a pas seulement l'avantage d'établir entre les sections un lien qui assure l'unité d'action et stimule les énergies. Il est d'abord un centre qui diffuse la vie. Telle paroisse est difficile à travailler; il est impossible d'y établir encore une section. C'est au secteur que les premières bonnes volontés s'éclaireront et se fortifieront et c'est du secteur qu'elles partiront pour essaimer quand le moment sera venu.

Secteurs et doyennés; secteurs et archiprêtrés.

Voici fait notre dernier pas. Entre la fédération et la section, un échelon s'avère le plus souvent nécessaire. L'aumônier fédéral est trop loin, trop rare. La section ne peut se débrouiller seule, soit faute d'éléments, soit par excès d'occupations ou par défaut de disposition de son aumônier. Il est désirable que, dans chaque « petite région », — les enquêteurs oscillent entre le doyenné et l'archiprêtré, — un prêtre très spécialisé, parfois même libéré, soit l' « ani-

mateur »[5] dûment accrédité par la direction des œuvres et par le doyen ou l'archiprêtre pour « activer » en toutes circonstances l'avancée du mouvement.

Il se pourrait que nous touchions ici la solution définitive des difficultés entre paroisses et mouvements spécialisés.

« Doyen » et « archiprêtre » tendaient à devenir des titres honorifiques plutôt que des fonctions. Les suffragants ne reconnaissaient guère à ces suzerains que le droit de présider les cérémonies d'installation... Or, dans les grands diocèses d'aujourd'hui, la centralisation absolue des œuvres, y inclus les mouvements spécialisés, dans la ville épiscopale, présente de multiples inconvénients. A mesure qu'il grandit, l'état-major épiscopal doit satisfaire à plus d'obligations. Il est nécessaire de la décentraliser par la création de secteurs, à deux étages, archiprêtrés et doyennés. Les aumôniers de secteur, libérés ou non, constitueraient, en étroite dépendance des directions d'œuvres et des fédérations, les états-majors d'archiprêtré et de doyenné, sous le contrôle effectif de ces autorités.

Nous avons été surpris, à la lecture des enquêtes, de la convergence des réponses vers cette institution, déjà suggérée il y a quatre ans par un article anonyme de *La Vie Spirituelle* sur « la Rationalisation de l'Apostolat ».

L'archiprêtre ou le doyen recevraient en somme deux sortes de « vicaires », des vicaires à fonctions strictement paroissiales chargés du ministère courant et des vicaires à fonctions interparoissiales, chargés des mouvements spécialisés et sans doute des œuvres sociales. Nouveauté ? à demi seulement. N'avons-nous pas depuis longtemps des « vicaires » tout court, et des « vicaires-instituteurs » ? Nous savons bien que cette suggestion, à cause de multiples circonstances actuelles, ne peut être d'application immédiate. Elle ne nous semble pas cependant simple vue de l'esprit et nous pensons que, grâce à elle, paroisse et mouvements spécialisés, au lieu de vivre côte à côte sans se comprendre, pourront trouver dans l'avenir un statut qui leur permette une vraie collaboration à l'œuvre commune.

5. La trouvaille est, pensons-nous, de la direction des œuvres de Quimper.

Cas spécial de la J.E.C.

Il faut traiter à part de l'apostolat spécialisé près des élèves des écoles, collèges et facultés, domaine des diverses J.E.C. Collèges, lycées, universités ont leurs aumôniers qualifiés, exerçant leurs ministères sans dépendance des paroisses, et sans que les paroisses pensent à s'en plaindre.

La « gêne » pourrait se produire pour l'apostolat près des écoles sans aumônier, et dirigées de fait, le plus souvent, par des maîtres hostiles à la religion. Par exemple, les E.P.S., les écoles normales primaires, les écoles techniques. Il serait dangereux de laisser prévaloir ici des solutions paroissiales. Que la paroisse agisse par le catéchisme, par la famille, par la prédication à l'église, autant que cela est possible; mais qu'elle laisse le soin des sections aux aumôniers très spécialisés absolument nécessaires pour le succès du mouvement en ces milieux particulièrement difficiles.

Cas spécial des jeunes marins.

Il faut, pareillement, traiter à part de l'apostolat spécialisé près des jeunes marins et futurs marins de la pêche ou du commerce. Le mouvement qui les a pris à charge est sans contredit le plus difficile à organiser. Comment saisir ces perpétuels errants, sans famille et sans paroisse ?

La spécialisation s'impose ici plus qu'en aucun milieu, et même une spécialisation subdivisée selon les « métiers » exercés. La partie se joue au S. G. sans doute, mais l'extrême diversité du milieu à gagner rend périlleux tout essai poussé de centralisation.

L'établissement de vicaires côtiers spécialisés et d'aumôniers de secteurs côtiers très spécialisés et libérés semblent les seules mesures qui puissent être efficaces. Trop parcimonieusement expérimentées jusqu'ici, elles seront bientôt généralisées grâce à la présence actuelle de nombreux élèves ecclésiastiques à l'École Normale sociale maritime.

(*A suivre.*)

LOUIS-JOSEPH LEBRET, O. P.

La leçon d'une Carte Mariale

Cartes et portulans, non seulement stimulent l'imagination, mais parfois révèlent un ordre supérieur à l'état de choses terrestre, relief et richesses du sol, langues, frontières, conditions économiques. Ainsi l'ont constaté beaucoup de visiteurs du Pavillon Marial, devant la carte géante et décorative, où tant de noms et de vocables de pèlerinages imposent le fait de la royauté séculaire de Notre-Dame de France.

Sur cette carte, notre pays prête son profil géographique à un ciel constellé, une hiérarchie d'étoiles de trois ordres de grandeur, marquant l'importance respective des lieux de dévotion. Plus de six cents d'entre eux y figurent; nous sommes loin du compte total, plusieurs milliers, mais si l'on avait voulu inscrire tous les oratoires et chapelles qui illuminent les moindres recoins, il n'aurait plus suffi d'étoiles, il eût fallu des voies lactées. Chaque province a sa constellation, de plus ou moins d'éclat, dont les points lumineux convergent au centre diocésain en des lignes exactes et rigides, mais on devine qu'en fait elles sinuent par monts et par ravins, longent rivières et fleuves, jusqu'aux mers et à l'Océan. Les petites ancres d'argent qui jalonnent en une frise continue le littoral du nord, de l'ouest et du sud, semblent des phares flottants, à l'image même de ce que les chapelles des côtes représentent pour les marins.

De la capitale, de la métropole des rois, part un réseau or et bleu vers les quatre points de l'horizon, pour signaler les étoiles de première grandeur, les sanctuaires nationaux. Et d'abord, ceux qui furent le plus anciennement enracinés chez nous. La Vierge à la nef de Paris rejoint ainsi d'un trait : au nord, la Vierge Nautonière de Boulogne et la Dame des trois chevaliers de Liesse; à l'ouest, la Vierge

de Chartres, d'une si vieille histoire qu'elle se perd dans la légende des chênaies druidiques; au cœur du Velay, Sainte-Marie du Puy, qui entendit le premier *Salve Regina* et attira les foules à son Grand Pardon; dans les Causses, la Vierge de Roc-Amadour, saluée au passage par tous ceux qui s'en allaient pèleriner à Compostelle. Vers ces fameux sanctuaires, vers leurs Vierges Noires rapportées des Croisades, les routes étaient sillonnées en tous temps, routes chantantes et épiques, au long desquelles les jongleurs récitaient la geste des preux et des saints, routes aussi d'expiation, où les coupables s'engageaient, corde ou chaînes au cou, dont ils ne se délivraient qu'arrivés au but et contre remise de « lettres et certificats dûment scellés » de leur pèlerinage pénitentiel.

Tous ces vieux centres ne sont pas jaloux de l'éclat des sanctuaires modernes, d'autant que ceux-ci se relient au plus lointain passé. Si, pour des motifs très avoués et tout actuels, Notre-Dame a choisi les nouvelles résidences de Lourdes et de la Salette, elle continue de magnifier à Fourvières le berceau de son culte dans les Gaules; c'est, en effet, dans la grotte de Saint-Nizier que « des honneurs furent rendus à la Sainte Vierge pour la première fois en deçà des monts », comme l'affirme la bulle d'Innocent IV (1241). Et Chartres n'exerce-t-il pas toujours son prestige, sur les élites notamment? Dans le Puy-de-Dôme, Notre-Dame de Marsat, dont Grégoire de Tours a consigné les miracles, revivra bientôt ses grands jours avec les honneurs du couronnement.

Comme certains astres ont plus d'influence dans leur cours, certains pèlerinages ont eu un tel rayonnement sur des provinces qu'ils y maintiennent les forces de spiritualité. Notre carte en témoigne. Il y apparaît des masses d'une impressionnante densité, révélatrice du règne de la prière et du miracle. La Bretagne est couverte, pour ainsi dire, des mégalithes de sa foi: son culte place en vedette la sainte Aïeule, mais elle vénère la Fille à Josselin, au Folgoët, à Rumengol, et lui élève presque autant de flèches d'églises et de chapelles qu'il y a de pierres dressées dans ses landes. En Anjou, dans la Mayenne, le paysan à sa charrue, où qu'il soit, peut voir ou deviner proche un clocher marial. L'Auvergne, terre élue des Vierges Noires, est au sommet d'un vaste quadrilatère, où, des Pyrénées à la

vallée du Rhône, du Languedoc à la Provence, se pressent les Vierges miraculeuses et s'accumulent leurs vocables qui sont une musique en langue occitane. Des bords de la Méditerranée, que domine Notre-Dame de la Garde, le long chapelet des pèlerinages s'égrène en remontant vers le Dauphiné, la Savoie, jusqu'aux glaciers des Alpes, où les Notre-Dame des Neiges et les Notre-Dame de la Gorge préservent des avalanches et des précipices. En Franche-Comté, en Lorraine, en Alsace, — si fidèle à ses Notre-Dame de Pitié — la Vierge porte des titres qui évoquent des siècles de combat : Notre-Dame Libératrice à Salins, Notre-Dame du Guet à Bar-le-Duc, Notre-Dame des Prodiges à Verdun. Enfin dans les Flandres, Notre-Dame surgit dans les brumes des canaux et veille du haut des beffrois sur ce nord « sombre, tendre et vrai », comme le dit un poète anglais : *Dark, and true and tender is the North.*

Notre carte, avec ses averses d'étoiles, fait donc de la France un ciel de la Vierge. L'emprise de Marie couvre et enserre notre sol de toutes parts; sa protection s'étend, non seulement en surface, mais en la longueur incalculable des temps, depuis que la nation fut baptisée à Notre-Dame de Reims. Notre christianisme est la floraison merveilleuse et typique d'une vieille terre mariale, où chaque couche de siècles semble avoir été abondamment irriguée par les *Fonts-Saintes* de la Vierge et leurs jaillissements de grâces.

La carte confirme-t-elle entièrement cette vision heureuse? On y discerne des lacunes qui ne sont pas le fait d'omissions. Il y a par-ci, par-là, des champs sans étoiles, indice que la religion est en friche. Et pourtant, ce sont des régions riches en vignobles, comme la Champagne, les Charentes, le Bordelais; ou en blé, comme le Vexin, la Brie, le Berry; ou en pâturages comme le Beauvaisis et la Picardie; ou des jardins de fleurs comme la Touraine et l'Ile-de-France. Grasses ou gracieuses campagnes, mais dont beaucoup trop sont presque des déserts pour la Vierge. Son culte ne peut plus croître, semble-t-il, là où il y a excès de bien-être, et un matérialisme qui dessèche et tarit. Cependant, ce qui est aride peut renaître par le miracle de la « Source de Vie ».

MAURICE VLOBERG.

LECTURES

LE PSAUTIER LOGIQUE [1].

« *Le psautier logique* » : voilà un titre inattendu. Des poèmes orientaux qui s'emportent dans un élan sans cesse renouvelé, et d'un ton souvent imprévu, heurtés par le rythme particulier du parallélisme, pourraient être groupés dans un ordre *logique?* Et pourtant c'est vrai. Les psaumes ont exprimé toutes les grandes idées qui entraînent les âmes religieuses, et il est possible de les grouper d'après ces idées. M. Lepin a mis dans ces deux volumes sa science et sa piété. Sa science est vaste : c'est un « professionnel » de l'Écriture, si l'on peut dire. Mais les lecteurs de la revue seront heureux qu'on leur signale spécialement la hauteur de vues du commentaire qui remplit tout le tome second. Ce volume pourra devenir d'un grand secours pour l'oraison. M. Lepin cherche d'abord, nous dit-il, l'âme du peuple choisi qui a voulu glorifier Dieu dans les psaumes. Mais il cherche aussi la pensée de l'Église qui accepte la pensée du psalmiste, mais qui l'accepte en l'agrandissant, et parfois en la transposant pour la rendre conforme à la pensée du Christ. Ajoutons que M. Lepin a consacré une centaine de pages à un choix de textes pour l'oraison et la méditation.

SOUS LE JOUG DU CHRIST [2].

Sœur Lucie Mont est morte le 16 septembre 1937. C'était une Luxembourgeoise, née à Hosingen en 1890. Elle entra de bonne heure dans l'institut des Sœurs de la Doctrine chrétienne, et y mena la vie d'institutrice jusqu'en

1. Par M. Lepin. 2 vol. in-8. 100 fr. Bloud et Gay.

2. Vie et carnets de Sœur Lucie Mont. Par le R. P. Cl. Dillenschneider. Éditions Alsatia.

1934. Sa santé acheva alors de s'altérer et elle eut à supporter une longue et douloureuse maladie. Le P. Dillenschneider publie, après un rapide résumé de sa vie, quelques-unes de ses notes prises surtout au temps de sa maladie. Ces notes témoignent d'un grand courage dans la douleur et d'une extrême confiance en Dieu. Dieu lui demanda beaucoup, surtout dans la souffrance. Elle donna tout, elle se laissa faire pour le dépouillement complet. Ses derniers jours furent un long martyre, mais elle mourut dans la joie de l'immolation.

LE MESSAGE DE LOURDES [3].

Il y a quelques années, le R. P. Gasnier publia un volume qui fut remarqué, *La divine comédie de Lourdes*. Il étudiait la signification symbolique des apparitions à Bernadette; ces apparitions évoqueraient les mystères du Rosaire. Aujourd'hui le Révérend Père poursuit son œuvre dans un nouveau volume consacré surtout aux trois apparitions préliminaires. On ne peut nier que ses explications détaillées, précises permettent d'exposer facilement l'ordre des apparitions de Lourdes. Tout y devient simple si l'on admet que l'ordre des mystères du Rosaire est suivi dans les apparitions, et que l'on retrouve les cinq apparitions joyeuses, douloureuses et glorieuses se suivant comme se suivent les mystères du Rosaire, et chacune accompagnée de circonstances et de détails appropriés soit à la joie, soit à la douleur, soit à la gloire. La Vierge de Lourdes serait vraiment la Vierge du Rosaire. On saisit l'intérêt que présente l'ouvrage du R. P. Gasnier. Son interprétation est harmonieuse, et elle s'appuie sur des faits.

CATHOLICISME ET COMMUNISME [4].

Ces pages, dit l'auteur, n'ont pas été écrites pour être lues, mais pour être parlées. Ceci explique la forme de ce

3. Par M. Gasnier, O. P. Éditions Alsatia.
4. Par le R. P. Rambaud, O. P. Aubanel. 8 fr. 80.

petit livre. Le R. P. Rambaud a parlé souvent, devant de grands auditoires, de la question, aujourd'hui si grave, des relations des catholiques avec les communistes. Ces pages exposent sa pensée et disent comment il peut être possible de se rencontrer avec les communistes, mais surtout quels sont les points essentiels qui nous séparent de leur doctrine néfaste. Ce livre est vivant, bien documenté, précis. Il sera particulièrement utile aux conférenciers.

LE TOUR DU MONDE PAR L'EXTRÊME-ORIENT [5].

Le R. P. Quenard est le Supérieur général des Assomptionnistes, c'est dire qu'il est un grand voyageur. Qui ne sait que les Supérieurs généraux des grands Ordres religieux ne cessent de visiter leurs couvents dans le monde entier ? L'an dernier, le P. Quenard a parcouru cinquante mille kilomètres pour visiter les couvents de sa congrégation. On devine l'intérêt de son récit. Il a commencé par Jérusalem et fini par le Canada. Comme il voyageait pour voir, pour se rendre un compte exact de l'activité apostolique et missionnaire de ses fils et de ses filles, la richesse de ses notes de voyage est considérable. En réalité, c'est toute l'activité missionnaire de l'Église qui est brièvement racontée dans ce récit alerte : en Palestine, aux Indes, en Chine, en Indochine, au Japon, à Manille, aux États-Unis.

M.-V. BERNADOT.

FIDÈLE HISTOIRE DE DON BOSCO [6].

Comme les éditions Spes ont eu raison de reprendre cette *Fidèle Histoire de saint Jean Bosco* que M. Pierre Cras conte si bien, si simplement, avec tant de vigueur et de pieuse allégresse ! On sent qu'il y a là, dans cette réussite, beau-

5. Par le R. P. Quénard. Bonne Presse. 12 fr.
6. Par P. Cras. Spes.

coup mieux qu'une réussite littéraire. On est en présence d'un phénomène naturel : une harmonie de tempéraments; deux êtres faits l'un pour l'autre : l'auteur (si peu auteur, tellement homme), était fait pour le saint (si peu hiératique, tellement humain, si bellement, si tragiquement quotidien). On n'aurait pas cru qu'après Ghéon il était possible de faire si bien, si rapide et entraînant. Mais un saint comme Don Bosco est inépuisable, tant il y a de vie drue concentrée en lui. Le charme de son histoire racontée par Pierre Cras c'est que le récit est lyrique tout en étant simple et vrai. « Lyrique », n'allez pas entendre qu'on y trouve des effusions, de la sentimentalité, de l'édification sentimentale. C'est exactement le contraire : il s'agit du lyrisme le plus direct, le plus dépouillé, le plus sain qui puisse être : celui qui naît de l'identification du conteur aux choses, aux gens, aux faits, qu'il conte, de son amour et de son intérêt pour l'histoire qu'il revit par l'esprit, le cœur, les sens. On a reproché à Pierre Cras de ne pas donner de références. Qu'il en soit loué. Qu'il soit loué d'avoir laissé courir librement ce clair torrent de montagne, avec son eau vive, ses bouillonnements, sa chanson et ses cascatelles. Qu'il soit loué de n'avoir pas empoussiéré l'air pur de ce conte paysan de la poudre des livres et du lourd ennui des notes de bas de page. D'ailleurs toute l'érudition voulue est là : elle est à chaque page, dans chaque phrase, dans l'honnêteté toute droite de cette *fidèle histoire*, dont on sent par le ton, par les détails, que tout est vrai, vu, entendu, contrôlé, par un homme qui a fait beaucoup mieux et plus que de s'enfermer dans des archives; qui a revécu sur les lieux mêmes la vie du saint, qui a posé les yeux avec amour sur les paysages qui l'ont vu naître et grandir, qui a parlé longuement avec ceux qui l'ont connu et continuent son œuvre, par un homme, enfin, qui rougirait de mettre un ornement postiche à ce qui est si beau de naturelle richesse.

Il y a des prodiges dans la vie de Don Bosco. Ces prodiges s'insèrent si normalement dans le terre-à-terre de la vie, qu'ils semblent tout naturels et pour ainsi dire vulgaires. Et puis, il paraît normal qu'un surhomme de la taille du *petit Boschetti* ait sur les choses des pouvoirs surhumains. Le saint lui-même n'était pas particulièrement intéressé par les prodiges que Dieu faisait par ses mains. Comme

tous les grands mystiques, il savait à l'avance la puissance de Dieu et ne s'étonnait pas de la voir manifestée; il connaissait aussi, d'expérience, de plus grands miracles que les prodiges visibles, et ne regardait ceux-ci que comme des faits secondaires, un peu enfantins, accordés par Dieu à la faiblesse des foules.

La sécheresse avec laquelle Pierre Cras nous raconte en passant — parce qu'il le faut, parce que c'est vrai — les miracles de Don Bosco est extrêmement apologétique. C'est le miracle réintégré dans la vie simple, vulgaire : le miracle tel qu'il serait aux champs, à l'atelier, à l'usine, du jour où l'esprit du petit paysan piémontais aurait reconquis à l'Église l'âme indispensable des foules.

OLIVIER LEROY.

PAS SEULS !... [7]

Comme le dit dans une lettre-préface, Mgr l'Évêque de Luçon, ce petit livre prolonge l'enseignement d'un premier ouvrage de l'auteur, *Le souci de la vie profonde*, en rappelant que sur l'âpre route où nous sommes exposés aux coups de la foudre et aux rafales, où il faut gravir de durs raidillons, de longues côtes en portant la croix des croix, celle de ne pas être saint, nous ne sommes pourtant pas seuls. Qui donc est avec chacun de nous ?

Le Consolateur, l'Esprit même de Jésus, qui est en personne l'Amour, le Maître de l'héroïsme et de la vie intérieure; Jésus, l'incomparable frère, plus que Maître et plus qu'ami, notre modèle, notre frère tout-puissant, notre Médiateur, notre prêtre; notre Mère Marie, Mère qui donne et qui se donne, est Celle qui prie toujours, dont la compagnie est une douceur quand notre main est dans sa main et notre cœur dans son cœur; nos frères et sœurs, images fidèles de Jésus, les saints de nos familles, nos patrons, nos anges gardiens.

Avec eux tous, au milieu de cette parenté secourable, nous devons nous sentir en famille, libres, aimés.

7. Par E. Guillard, curé de Saint-Michel-des-Sables-d'Olonne (Vendée). 11 fr. franco. Chez l'auteur, c. c. Nantes 262-62.

Cet opuscule, écrit avec une grande simplicité, nourri d'Écriture sainte et de saine doctrine théologique, émaillé d'exemples concrets, est très pieux et réconfortant. Il s'adresse « aux isolés, aux douloureux, aux arides, aux découragés ». A d'autres encore, s'il est toutefois des chrétiens et des chrétiennes qui échappent à ces catégories, il peut faire beaucoup de bien.

B. L.

FLEURS DE CALVAIRE [8].

Voici un petit livre plein de vérité et de sainteté, qui se lit comme une page d'évangile : il en a la même simplicité d'expression, et la même profondeur, car il est fait tout entier des paroles de Notre-Seigneur, de saint Paul, et de la tradition la plus pure de l'Église, qui est encore une parole de l'Esprit-Saint pour nous.

Que le titre ne rebute personne. Sans doute il est très évocateur en lui-même, mais il a été tellement utilisé par une littérature spirituelle un peu mièvre, que nous préférerions le sous-titre : « La souffrance dans notre vie », qui correspond mieux au contenu de l'ouvrage. Malheureusement le nombre considérable d'écrits sur ce problème de la souffrance ne permet plus qu'un choix restreint et difficile dans cette matière.

Après avoir parlé de la souffrance en général dans l'introduction, le R. P. Moreau restreint son sujet à la souffrance du juste, qui semble la plus déconcertante pour notre esprit humain : « Pourquoi souffrir quand on aime Dieu ? » Nous retrouvons dans cet ouvrage les mêmes lignes maîtresses que dans un article publié par le même auteur dans cette revue-ci [9], il y a quelques années. Une simple exposition du plan fera comprendre l'importance des sujets traités : Chapitre Ier. Un problème vital : Pourquoi souffrir ? — Chapitre II. L'origine de nos souffrances. — Chapitre III.

8. La souffrance dans notre vie. Par le R. P. Léon-Joseph Moreau, O. P. 1 vol. de 80 pp. Alsatia.

9. *La Vie Spirituelle*, 1er septembre 1936 : La souffrance des justes.

La souffrance libératrice : 1) expiation des péchés personnels; 2) purification de l'âme; 3) union à Jésus crucifié. — Chapitre IV. Les fruits savoureux de l'arbre de vie. — Conclusions : Le prix de la Croix.

Le problème de la souffrance est de tous les temps et de tous les hommes. Aujourd'hui spécialement, où des systèmes philosophiques traitent de lâcheté la pratique des vertus dites « passives » que l'Église enseigne, il est plus que jamais nécessaire de crier bien haut, aux esprits et aux cœurs, la véritable doctrine de vie, enseignée par Notre-Seigneur, et pratiquée par tous les saints depuis deux mille ans.

Mais ce qui, selon nous, fait par-desssus tout la valeur de cet ouvrage, c'est qu'il nous livre, à travers ses pages, non seulement de la « pensée », mais une doctrine de « vie », et une vie qui va jusqu'à être joyeuse dans la souffrance, parce qu'elle sait que le Calvaire, par la mort du Christ, est l'aube de la Résurrection.

fr. AUGUSTIN BELLU, O. P.

DEUX OUVRAGES DU P. CROIZIER.

Le P. Croizier est une des figures les plus populaires des milieux ecclésiastiques, et sociaux, de notre pays. Ce souriant bon sens, qui s'allie à un courage intellectuel et à une profondeur religieuse aussi manifestes que rares, lui gagne tous les cœurs.

Son dernier ouvrage[10], écrit en collaboration avec le P. Loiselet, retrace la vie de la Supérieure Générale des religieuses de la retraite du Sacré-Cœur, Mère Saint-Benoît Labre, « celle qui a cru ». Une âme qui crut, en effet, à la parole de Dieu sur elle : vocation « quasi miraculeuse », une vie mystique très haute qui n'exclut pas le sens humain le plus réaliste, une emprise sur les âmes que les

10. *Celle qui a cru : Mère Saint-Benoît-Labre, supérieure générale des Religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur.* Spes.

retraites du Sacré-Cœur manifestèrent avec éclat, bref une « entraîneuse d'âmes », de sorte que l'on comprend ce mot de la « Prière d'insérer » : « Par ces temps d'inquiétude, de marasme... risquons le mot : de « cafard », voici une lecture tonifiante à souhait. »

Signalons en même temps, puisque l'occasion nous en est donnée, le volume du P. Croizier, paru voici quelques mois, sous le tire : *L'actualité en tracts*[11].

C'est le recueil des tracts publiés par l'*Action populaire*. Un chef-d'œuvre du genre... et le genre est difficile.

11. Spes.

LECTURES

Deux siècles d'histoire de l'Église

On n'a pas coutume de faire sa lecture spirituelle dans un livre d'histoire, fût-ce un livre d'histoire de l'Église. Une histoire de l'Église « scientifique », écrite sans souci immédiat d'édification, ne peut manquer de faire revivre à nos yeux le déroulement objectif des faits sous leur aspect humain. Ce sont des hommes qui nous apparaissent, grands parfois, souvent très ordinaires, maladroits, indignes même.

Malgré tout, c'est par ces hommes que se fait l'œuvre de

1. P. de Labriolle, G. Bardy, L. Bréhier, G. de Plinval, *De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand* (Histoire de l'Église, t. IV). Paris, Bloud et Gay, 1937, 612 pp.

Dieu. Le juste, qui regarde toutes choses avec le regard de la foi, sait reconnaître même parmi leurs médiocrités l'accomplissement des *mirabilia Dei* dans le peuple élu. Dans l'histoire de l'Église, où se manifeste le mystère d'un Dieu habitant chez les hommes, il trouve d'admirables thèmes de réflexion, qui enrichiront ensuite sa méditation et sa prière.

La période racontée dans les six cents pages bien serrées du présent volume (395-590) est particulièrement riche, et nous ne pouvons la résumer [1]. Contentons-nous de signaler quelques-uns des points où s'arrêtera sans doute plus volontiers la réflexion du lecteur. Quant à louer la compétence des quatre collaborateurs, ce n'est pas nécessaire ici : disons-leur plutôt notre gratitude.

C'est l'époque où l'Église, ayant mis à profit l'appui que lui offrait le système constantinien, pourra voir se disloquer l'Empire sans être entraînée dans sa chute. Période d'affermissement plus que d'extension. C'est dans les derniers chapitres que se trouve résumé le progrès de la culture et de la vie chrétienne en Orient (Bréhier) et en Occident (de Labriolle) : organisation intérieure de l'Église (noter quelques pages sur les origines de la paroisse), institutions chrétiennes (liturgie, etc.; le développement du monachisme), pensée et art.

En ces pages, comme d'ailleurs tout au long du volume, on perçoit la diversité de tour d'esprit et d'attitude en Orient et Occident. Diversité dont on voit les événements faire trop souvent une opposition, au grand dommage de la chrétienté dont la grande déchirure se fait déjà pressentir, mais dont aujourd'hui encore l'harmonie serait propre à donner un meilleur équilibre à qui classe toutes choses pour ou contre la latinité.

L'histoire des doctrines occupe dans ce volume une place de choix, et l'on ne saurait y demeurer indifférent en s'attardant à la surface des polémiques décrites. En Occident, la controverse pélagienne où saint Augustin précise sa doctrine de la grâce (de Plinval); en Orient, les querelles compliquées d'où est née la formule définitive de notre christologie (Chan. Bardy). La grâce de Dieu, la personne du Christ, c'est le cœur du christianisme, et d'une éternelle actualité. Si l'on invite les chrétiens à lutter ici-bas et à gagner le ciel par leurs efforts, il faut leur rappeler avec

saint Augustin que Dieu seul a effacé le péché, que c'est la souveraine primauté de sa grâce qui peut nous assurer la persévérance et le salut. Si l'on engage nos jeunes militants à s'imprégner de la doctrine du corps mystique, de notre solidarité avec Jésus qui est « l'un d'entre nous », il faut ne jamais oublier de leur dire aussi que ce Jésus est la seconde personne de la Trinité, du Dieu ineffable et éternel. N'y aurait-il pas quelque trace de nestorianisme inconscient dans tel développement sur « le Christ » ? L'histoire d'Éphèse et de Chalcédoine enseignera à ne négliger ni la dualité des natures ni l'unité vivante de la Personne divine.

L'intérêt de tout cela n'est pas purement rétrospectif. En nous refaisant avec le secours de l'histoire des convictions exactes, nous redonnerons une base plus sûre à notre vie personnelle et donc à notre apostolat. Quel magnifique objet de contemplation que l'action de Dieu dans notre histoire ! Il est venu semer en notre terre humaine le germe de sa Vérité, il a voulu faire concourir à sa croissance non seulement les vertus des hommes, mais jusqu'à leurs hésitations et leurs faiblesses. Des ouvrages comme celui-ci nous rendent un immense service en nous le rappelant.

D. L.

A TRAVERS LES REVUES

La tentation de la haine

La paix du Christ c'est d'abord la paix au dedans de nous, celle d'une âme qui, en toute occasion, garde l'amour de Dieu et du prochain. Ce ne sera pas toujours sans mal, et les mobilisables ont pu se poser tragiquement la question, il y a quelques semaines. On aimera à lire ces quelques lignes de Pierre Solesme, dans les *Annales de la Jeunesse catholique* (septembre-octobre 1938). Elles expriment cette douloureuse situation du chrétien, qui dans le monde actuel veut à tout prix garder la charité, et qui relit l'Évangile pour se sentir plus fort.

La tentation est grande pour nous du désespoir ou de la haine — non de la peur. Non de la peur ? Il arrive un moment où la guerre n'apparaît pas comme le plus redoutable de tous les maux. Nous sommes par delà la peur. Le danger le plus pressant que court notre âme en cette occurrence, c'est de sombrer dans la haine. Quand on voit la tragique guerre d'Espagne, on comprend jusqu'où elle peut aller, et même chez des chrétiens baptisés. A certaines heures, il faut un effort héroïque pour nous souvenir que tous les hommes sont nos frères. J'étais bien petit, mais je me rappelle le « climat » de la Grande Guerre. On attisait la haine, comme si l' « amour » de la Patrie n'était pas un moteur assez puissant pour nous conduire au sacrifice et par ce sacrifice à la victoire. Un des maux les plus atroces de la guerre, ce sont les ferments de haine qu'elle dépose dans les cœurs et que la signature d'un traité ne suffit pas à étouffer.

Jamais un plus grand effort de charité ne nous a sans doute été demandé. « Il vous a été dit : tu haïras ton ennemi, et moi je vous dis que vous devez aimer votre ennemi comme vous-même. » Accrochons-nous de toute notre foi à cette parole, et rappelons-nous que nul n'a le droit de juger. « Pardonnez à vos ennemis... » L'heure est venue de pousser la charité à son extrême consommation, et de prier avec notre Christ sur le Calvaire : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... »

Le Saint Suaire de Turin

La Vie Spirituelle a déjà parlé (avril 1935) du livre de M. Vignon sur le Saint Suaire de Turin. Dans leur numéro de novembre *les Études*, sous la plume de Gaston Salet, publient un brillant et élogieux compte rendu de ce même ouvrage.

Après avoir retracé le schéma de la « démonstration » de M. Vignon, et évoqué l'intérêt apologétique du Saint Suaire, l'auteur fait remarquer à juste titre quel précieux objet de contemplation il peut être pour les chrétiens [1] :

Nous souhaiterions que le lecteur s'attardât en une longue contemplation devant les belles photographies émouvantes. Car il ne faudrait pas qu'à force de discuter sur le Suaire nous négligions de le regarder. Les travaux qu'il a provoqués ont pour nous cet avantage inappréciable de nous avoir rendu lisible cette page difficile et mystérieuse comme un palimpseste.

Les études patientes de ce volume, les réflexions suggestives du Dr Barbet sur les cinq plaies du Christ auxquelles M. Vignon nous renvoie, ont été et seront encore pour beaucoup de chrétiens une incomparable méditation sur la Passion.

Comment regarder les photographies évocatrices qui détaillent le Suaire sans voir apparaître soudain l'Homme de douleurs, ce chef-d'œuvre étrange où ont collaboré la cruauté humaine et la charité divine ? Et qui hésiterait à redire les paroles de S. S. Pie XI : « Ce sont les images les plus suggestives, les plus belles, les plus chères qu'on puisse imaginer ? »

Saint Jérôme

Saint Jérôme n'est guère connu de nos contemporains. Quoi d'étonnant, d'ailleurs, puisqu'ils ont oublié le Livre

1. Signalons au passage que le livre de M. Vignon qui reste l'ouvrage autorisé sur la question du Saint Suaire a été résumé en une petite brochure de 64 pages dont les illustrations permettent de suivre l'argumentation. Antoine Legrand, *La Passion selon le saint Suaire*, Procure du Carmel de l'Action de Grâce, Paris, 85, rue des Saints-Pères.

dont l'étude, la traduction et la méditation fut toute sa vie ?

C'est un excellent portrait de saint Jérôme, dépouillé des exagérations conventionnelles, et cependant vivant, personnel, que trace G. de Plinval dans le *Bulletin Joseph Lotte* (novembre 1938). Les quelques lignes qui suivent en donneront une idée :

Ne cherchons pas dans ses Lettres des conseils de discrétion et de modération. Jérôme est un moine, un ascète qui a tout sacrifié lui-même et qui s'adresse à des âmes d'élite auxquelles il sait qu'il peut tout demander. Il ne les ménage pas et ses leçons répondent à l'attente de ceux et de celles à qui elles sont destinées. On ne saurait songer à ériger en règles universelles les préceptes que Jérôme proposait au jeune prêtre Héliodore ou à Népotien, à la vierge Eustochium ou à sainte Paula. Il n'avait pas de motif d'alléger le joug du Christ ni d'édulcorer ses lois pour des âmes qui lui demandaient les moyens de la vie parfaite et qui, résolues à acquérir la perle du Royaume, n'en marchandaient pas le prix. D'ailleurs n'oublions pas, pour comprendre ce que d'aucuns appelleraient le zèle fanatique de Jérôme, les conditions tragiques dans lesquelles il écrit. Pensons aux lueurs sinistres qui zébraient le ciel en ces cruelles années. Jérôme est le contemporain, le spectateur angoissé de la chute de Rome : « J'ai voulu me mettre aujourd'hui à l'étude d'Ézéchiel; mais au moment même où je commençais à dicter, j'ai ressenti un tel trouble en songeant à la catastrophe d'Occident — et surtout à la dévastation de Rome — que, comme le dit le proverbe, les mots propres se dérobaient à moi. Longtemps, je suis demeuré silencieux, me rendant bien compte que c'était le temps des larmes... » Quoi d'étonnant alors qu'il ait refusé de placer un espoir dans la cité terrestre ? D'année en année, il entend déferler de plus en plus violent le déluge barbare qui va submerger tout l'Empire. Nourri de la lecture des prophètes, familier d'Ézéchiel et de Jérémie, il se complaît seulement dans les perspectives du Jugement suprême. Quels projets temporels établir parmi un monde qui s'écroule ? Il n'est pas surprenant que, dans son pessimisme, il se soit employé à dissuader celles qui le consultaient de fonder une famille. Trente-cinq ans avant la chevauchée d'Alaric, il avait pressenti les guerres, les famines qui allaient survenir : « Nabuchodonosor est déjà là tout près; le lion s'est élancé de sa tanière... Un jour viendra où les petits enfants demanderont du pain et il n'y aura personne qui puisse leur en donner! »

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LVII

OCTOBRE 1938-DÉCEMBRE 1938

Les principes et la pratique

H. Bars. — A la source des larmes 140
J.-M. Déchanet. — La vie chrétienne selon les Pères 5
R. Garrigou-Lagrange. — La mystique de l'*Imitation* accessible à tous 19
R. Garrigou-Lagrange. — L'oblation toujours vivante au Cœur du Christ 247
B. Lavaud. — Le Jugement dernier 113
N. — Le don de Dieu 161
N. — « Connaître le Christ » 258
E. Masure. — Le Sacrifice chrétien 225

Les maîtres et les modèles

R. Garrigou-Lagrange. — La Bienheureuse Marie-Josèphe Rossello 278
J. Guitton. — Le Père Pouget 261
F. de Lanversin. — Un patron de la Pologne catholique : saint André Bobola 57
P. Mesnard. — Le Bienheureux Louis Grignion de Montfort. 68
P. Renaudin. — Une mystique anglaise du XVII^e^ siècle : Gertrude More 28, 153

Textes anciens

Saint Augustin. — La vie chrétienne 74
— Le désir de la vision divine 174
— Vision de Dieu dans les choses 176
Jean de Paris. — Le Christ-médecin 293
S. Thomas d'Aquin. — Dans la vision béatifique tout désir sera comblé 177

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Mystère de l'Enfant..... 77
— Usage de l'angoisse..... 181
Fr. Derkenne. — Catéchisme et vie liturgique..... 200
É. Lajeunie. — Le mouvement de la vie spirituelle..... 206
L.-J. Lebret. — Paroisses et mouvements spécialisés. 82, 185, 301
N. — Une enquête sur le catéchisme..... 99
M. Vloberg. — La leçon d'une carte mariale..... 318

Lectures

G. Bardy. — L'esprit de l'École française..... 214
A. Bellu. — Fleurs de Calvaire..... 326
M.-V. Bernadot. — Pour la vie intérieure..... 216, 321
B. L. — Pas seuls ! 325
D. L. — Deux siècles d'histoire de l'Église..... 328
E. L. — Lueurs sous la porte sombre..... 215
F. L. — Quelques livres..... 106
É. Lajeunie. — Les trois âges de la vie intérieure..... 212
O. Leroy. — Fidèle histoire de Don Bosco..... 323
F. Louvel. — A propos du sens spirituel de la Bible..... 101
A travers les revues..... 109, 220, 331

Bibliographie

J. Ancelet-Hustache. — Lueurs sous la porte sombre..... 215
G. Bardy. — Histoire de l'Église..... 328
R. Baron. — Pour que ta vie soit belle..... 218
Bellouard. — Collection de brochures populaires..... 219
H. Beylard. — Vie de saint André Bobola..... 57
L. Bréhier. — Histoire de l'Église..... 328
G. Brillet. — Notre beau psautier..... 108
L. Brochard. — Saint-Gervais..... 106
L. Chaigne. — Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort 68
P. Claudel. — Introduction au « Livre de Ruth »..... 101
B.-L. Conway. — La boîte aux questions..... 107
G. Courtois. — Pour « réussir » auprès des enfants..... 108
P. Cras. — Fidèle histoire de Don Bosco..... 323
Croizier. — Celle qui a cru..... 327
— L'actualité en tracts..... 328
Fr. Delvaux. — Du droit des saints..... 108
Cl. Dillenschneider. — Sous le joug du Christ..... 321

Dumas. — Introduction à l'union intime avec Dieu..... 19
Dupouey. — Lettres et essais..... 217
Mgr M. Even. — Lacordaire d'après quelques-unes de ses lettres à des gens du monde..... 107
R. Garrigou-Lagrange. — Les trois âges de la vie intérieure prélude de celle du ciel..... 212
Gasnier. — Le message de Lourdes..... 322
J. Gautier. — L'esprit de l'École française de spiritualité.... 214
E. Guillard. — Pas seuls!... 325
G. Hoornaert. — Face au devoir..... 218
Jean de Saint-Samson. — Actes de la vie chrétienne..... 216
P. de Labriolle. — Histoire de l'Église..... 328
Lepin. — Le psautier logique..... 321
Loiselet. — Celle qui a cru..... 327
Merry del Val. — Notes de direction..... 217
L.-J. Moreau. — La souffrance dans notre vie..... 326
Th. Paravy. — Croire ? ou ne pas croire ?..... 107
G. de Plinval. — Histoire de l'Église..... 328
Quénard. — Le tour du monde par l'Extrême-Orient..... 323
Rambaud. — Catholicisme et communisme..... 322
Tardif de Moidrey. — Commentaire du « Livre de Ruth »... 101

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).